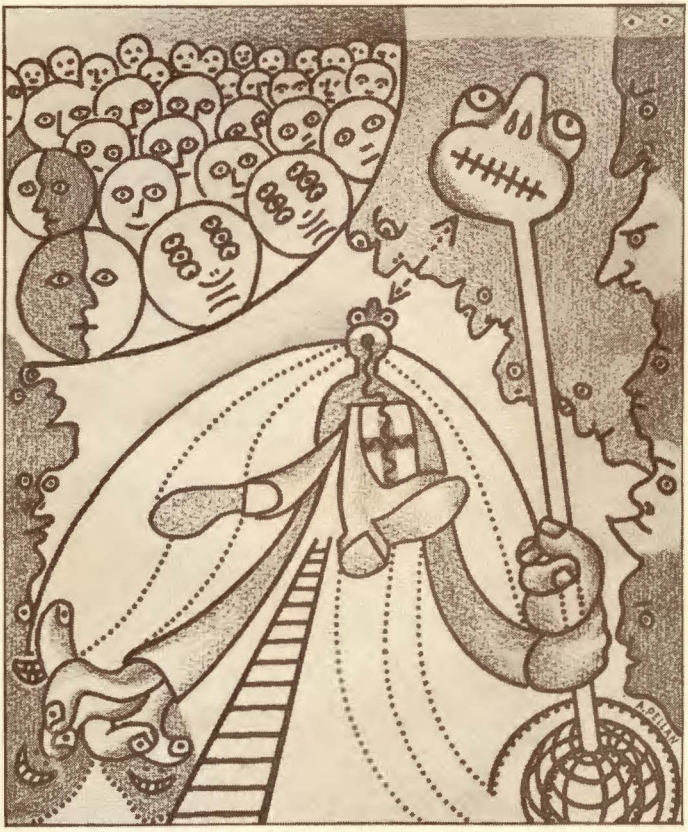
FRANCOIS HERTEL

ANATOLE LAPLANTE CURIEUX HOMME



L'ARBRE

ANATOLE LAPLANTE,
CURIEUX HOMME

DU MÊME AUTEUR :

Poèmes

LES VOIX DE MON RÊVE, 1934, (*épuisé*)

AXE ET PARALLAXES, 1941, (*Editions Variétés*)

STROPHES ET CATASTROPHES, 1943, (*Editions de l'Arbre*)

Essais

LEUR INQUIÉTUDE, 1936, (*épuisé*)

POUR UN ORDRE PERSONNALISTE, 1942, (*Editions de l'Arbre*)

Romans

LE BEAU RISQUE, 1939, (*Réédition aux Editions Fides*)

MONDES CHIMÉRIQUES, 1940, (*En réédition aux Editions de l'Arbre*)

FRANCOIS HERTEL

ANATOLE LAPLANTE CURIEUX HOMME

Roman

ÉDITIONS DE L'ARBRE
60 ouest, rue St-Jacques
Montréal

LE DESSIN DE LA COUVERTURE
EST L'OEUVRE D'ALFRED PELLAN

Copyright 1944, by Les Editions de l'Arbre, (enregistrée)

PREMIÈRE PARTIE

Anatole Laplante se souvient

PREMIÈRES SEMAINES

« Dans l'orient désert quel devint mon ennui.»

Il arrive qu'un grand vers ou un mot célèbre s'évade du casier du cerveau où il est remisé soigneusement pour les grandes circonstances et qu'il envahisse le devant de la scène à la faveur d'un événement. C'est ainsi que, depuis le départ de Lepic, Laplante se surprenait sans cesse à répéter machinalement ce vers magnifique oublié depuis longtemps et pourri à l'intérieur parmi les ordures acquises aux jours de l'école.

« Un seul être vous manque et tout est dépeuplé.»

Voilà que ce dernier maintenant s'engageait à la suite de l'autre dans l'entonnoir mystérieux qui monte des soutes de la mémoire obscure vers les régions de la conscience.

« C'est Lepic qui me flanque tous ces vers dans la cervelle », se disait Laplante en souriant.

De fait, Laplante s'ennuyait et Lepic lui manquait.

Sans doute, depuis qu'il avait connu Lepic, il avait passé des semaines et des mois sans le voir, mais

il savait qu'un appel téléphonique ou une visite eussent été possibles; et cela suffisait pour qu'il n'eût point perdu la présence de Lepic.

Maintenant que le gyrovague s'était réellement enfui quelque part — était-ce bien en Nouvelle-Zélande ? — Laplante se voyait condamné indéfiniment au commerce avec les seuls humains normaux.

Il prit le parti d'aller flâner seul, aux endroits où il flânait jadis avec Lepic. Les lieux et les êtres n'étaient plus les mêmes. La maison de la rue Drummond, avec ses volets clos et le silence qui la faisait vibrer quand on sonnait la cloche — Laplante avait sonné deux ou trois fois — avait perdu son allure extraordinaire et s'inscrivait dans le Montréal bourgeois comme une maison bourgeoise.

Laplante broyait du noir. Des remords naissaient en lui. Il n'avait pas vraiment connu Lepic. Il n'avait pas suffisamment donné du sien. Et il avait lassé son ami par trop de complaisance, par une sorte de placidité animale qui ne réagissait pas assez pour son robuste interlocuteur.

« J'aurais dû l'engueuler plus souvent, au lieu de lui laisser croire que je gobais toutes ses affirmations. Ce qu'il cherchait, c'était un égal, je ne lui ai offert qu'un disciple attentif. »

A d'autres moments, il se disait que Lepic ne pouvait tout de même pas s'en être allé à cause de lui, que c'était la « fée » qui l'avait entraîné vers de nouvelles aventures. Candidat à la neurasthénie, Lepic s'était évadé par la fuite, comme d'autres se noient dans le vin de peur de sombrer dans la névrose.

Laplante se prit à se sonder davantage. Ce que Lepic avait voulu qu'il soit, il le serait. Il penserait, puisque maintenant il se savait capable de penser. Il agirait aussi.

Ayant compris que c'est le sens critique, ou le sang-froid — ce qui revient au même — qui tue le génie, il renoncerait peu à peu à être un homme de sens. Il accepterait cet irrésistible appel à la folie, au dévouement total, au don sous toutes ses formes. Cette possibilité de l'offrande de soi-même au monde gisait en lui confusément, et Lepic n'avait peut-être fait que la susciter dans le champ de la conscience.

Laplante peu à peu se dévêtirait de Lepic pour devenir lui-même: c'est-à-dire, un Lepic plus précis, et au fond plus audacieux. Il aurait les audaces de l'agir et de l'écriture et non seulement celles de la conversation. Laplante se sentait à l'aube d'une vaste série de devoirs à accomplir. Tant que Lepic avait été là pour l'inciter à agir, il n'avait pas marché. Lepic le poussait trop vers des modes excentriques d'action. Laplante, par une réaction normale chez un homme doué d'une forte personnalité, se refusait à accomplir des actes qu'un autre lui proposait. Un décantage allait maintenant s'opérer. Il en viendrait à réfléchir plus aux arguments fournis qu'à l'autorité, un peu donquichottesque, du donneur d'arguments.

Cérébral, Laplante ne saurait se rendre qu'à des raisons; l'influence subie le faisait se cabrer intérieurement et refuser d'autant plus le jugement pratique qu'on lui imposait davantage le jugement spéculatif.

Cette question de l'influence d'homme à homme est fort complexe. Laplante la creusait lucidement, il l'épuisait. Dans ce qu'il entreprendrait, il était soucieux de rendre à Lepic ce qui est de Lepic. Les arguments lui apparaissaient plus convaincants pour l'esprit, maintenant qu'ils étaient dépouillés de l'éblouissante flamme communicative qui les avait allumés en lui.

« Il me faudra donc agir. J'agirai. Je ne penserai plus égoïstement pour moi seul. J'aurai le souci de donner au monde ma pensée, quelle qu'elle soit. Ce qui en elle est de moi, je le saurai mien. Je saurai aussi ce qui est de Lepic, et je saurai le dire.»

Laplante sent que le courant d'air que Lepic a fait passer en lui l'a réellement mis au monde. Auparavant, il se défendait de créer, grâce au prétexte trop facile de sa préparation insuffisante. Il fallait qu'un homme qui fut décidé à ne rien créer, à se borner au rôle d'éveilleur, qui renonça à la gloire de donner officiellement, pour exister dans la coulisse comme âme opérante, il fallait qu'un tel homme se fût présenté à lui pour le faire sortir d'une léthargie où il menaçait de s'endormir définitivement.

Bien subtile est la disposition d'esprit de celui qui se refuse, quand il est assez dialecticien et assez sournois pour se retrancher derrière le rempart de la modestie. Laplante comprenait que son absentéisme n'avait jamais eu qu'à la surface cette auréole du désir de l'œuvre bien faite et de la crainte de mal faire. Au fond, c'était la frousse pure et simple, un

manque de courage et d'initiative qui l'avaient empêché de se réaliser complètement.

Dorénavant, s'il n'apportait pas au monde un message, il n'aurait plus la satisfaction profonde de se dire que c'est une grande chose que d'être humble et de ne pas s'arroger de rôle. Il perdrait la sensation de sa belle âme. Il ne pourrait plus se contenter de savourer modestement son sacrifice. Il devrait rougir un peu de lui-même.

* * *

Laplante se mit donc au travail. Dans la vie de tout travailleur de l'esprit, il y a des périodes d'accumulation et des périodes de création. Laplante venait d'entrer dans sa première période de création. Un jour, peut-être, il agirait. Il fallait d'abord écrire. Écrire, c'est penser, c'est préciser sa pensée, la délimiter dans ses contours, par la vertu des signes arbitraires. Pas un grand homme d'action qui n'ait d'abord eu le courage de s'asseoir pour écrire. Puis, Laplante prenait le risque d'en rester à l'écriture.

Persécuté par l'idée de grandeur, il était souvent porté à croire que la grandeur ne peut se réaliser dans l'action. Comment serait-il grand celui qui s'agite dans le transitoire? La vue de ceux qu'on appelle grands hommes et qui sont d'ordinaire des hommes d'action le confirmait malheureusement dans cette opinion. D'autre part, la seule grandeur n'est-elle pas de franchir les frontières de l'inconnu, de révéler au monde une nouvelle parcelle du monde?

Révéler par le verbe surtout. Seuls, les penseurs inspirent à fond le respect pour ce qui est grand. Les autres ne cherchent-ils pas trop à s'évader d'eux-mêmes ? L'action est une fuite; la contemplation un refuge fécond. Mais comment en tout éviter l'égoïsme ?

« Il faudrait que j'écrive à Charles Lepic », se disait Anatole Laplante. Et en lui subsistait toujours l'hésitation, l'attente aux frontières du choix.

Voilà bien l'obstacle qui guette les hommes trop lucides. Ils rêvent d'un agir parfait, d'une pensée désintéressée. Tant que l'homme vit en lui-même, dans cette chair qui porte intérêt, il n'est pas possible de ne pas être intéressé.

« C'est le sens critique qui tue le génie », concluait infailliblement Anatole Laplante.

* * *

Laplante,— il ne s'est d'ailleurs jamais appelé ainsi et ce nom vient de Lepic — était à cette époque un homme de trente ans. Son grand nez, ses oreilles écartées, son regard myope et fatigué étaient corrigés par la robustesse de sa carrure. Laplante n'était ni grand, ni gros, mais il était robuste. Une musculature d'acier qu'il avait acquise dans la pratique des sports était chez lui la source d'une endurance et d'une ténacité à toute épreuve.

Autant Lepic était sombre, sous des apparences enjouées, autant Laplante était gai, bien qu'au premier abord la dureté de son masque et la sévérité de ses traits lui donnassent une apparence austère.

Laplante est aussi typiquement français que Lepic est caractéristique d'une certaine classe d'Anglais. Les deux, toutefois, sont nettement Américains. Un intellectuel français n'est pas si musclé; un excentrique d'Angleterre conserve toujours quelque morgue latente.

Mais pourquoi s'appesantir sur Lepic qui est parti et sur Laplante qui reste seul et qui songe plus à créer une œuvre qu'à poser en pied pour la postérité ? L'œuvre, n'est-ce pas l'homme ? L'œuvre, n'est-ce pas une résultante des influences assimilées ?

Voilà donc ce qu'était Laplante, laissé seul à seul avec lui-même, quelque temps après la révélation que Lepic lui avait faite de sa mission. Rien n'est plus tragique que de se découvrir tout à coup une mission; au moment peut-être où on allait s'endormir dans la sécurité des devoirs quotidiens.

* * *

Se mettre au travail pour Laplante, c'était autant se libérer de Lepic que de penser par lui-même. Il fut amené à s'éloigner peu à peu de son maître, en se délivrant des souvenirs qu'il en gardait.

Assisterons-nous à la naissance de quelque chose de grand ? Voilà plus que je ne saurais dire. On a beau s'appeler Anatole Laplante, on n'est pas exempté d'être modeste. Que sommes-nous, grand Dieu, que nous tentions de créer ? Le savons-nous jamais quand nous avons frappé juste ? Qui nous le dira ? Les critiques littéraires ? Des messieurs corrects qui n'ont pas beaucoup de talent et qui se penchent sur

nous avec une grimace de dépit et un nez tellement en quête d'odeurs moins pures qu'ils finissent toujours par nous trouver mauvaise haleine à un moment ou à l'autre.

Les lecteurs peut-être comprendront quelque chose. Non, messieurs! Soyez modestes! Sachez une fois pour toutes que ce n'est pas pour vous que nous écrivons. C'est pour nous, pas vrai. Quand vous digérez, n'est-ce pas, vous n'êtes pas si philanthropes? En nous, c'est tout à fait comme cela . . . Mais non. Je n'y suis pas. Voilà encore que je fais Lepic. C'est Laplante qu'il faudrait faire. Laplante est plus poli et plus aimable. Dans l'hypothèse . . . va sans dire . . . Vous pouvez fort bien penser ce que vous voudrez de Lepic et de Laplante. Je ne vous demande même pas de croire à leur existence. Tout ce que je veux de vous, c'est que vous lisiez, bien sagement, en vous taisant. Nous écrivons surtout pour que vous vous taisiez, quelques minutes, ou quelques heures. N'avez-vous pas besoin de repos, après les heures d'usine, après les heures de bureau et, après que, madame ayant fini de bavarder, vous avez mis vos pantoufles pour le soir?

Revenons à nos métiers respectifs. Moi, j'écris; vous, vous lisez. Soyez bien sages et pas un mot. Surtout, n'allez pas me lire des lèvres. Je hais ceux qui lisent de cette manière.

* * *

Faisons le point. Lepic parti, Laplante naît. Il se libère peu à peu de son inspirateur. Il s'agira de savoir

si, au cours du récit, la libération sera logique, progressive et bien menée. L'auteur le saura; il ne le dira pas. Le critique littéraire le dira sans le savoir. Le lecteur ne dira rien du tout et n'en pensera pas moins. Tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes, puisque chacun aura fait ce qu'il sait faire.

MORT PAR ASPHYXIE

Lepic était parti depuis deux mois. C'était un soir. Laplante était chez lui. Étendu dans un fauteuil, il réfléchissait assez vaguement. Son esprit devait être aux frontières de la conscience et du sommeil.

Tout à coup, il aperçut Lepic devant lui. Il avait encore grandi, semblait-il. Ses traits s'étaient amincis, étirés. Son air hagard, ses cheveux en broussaille étonnèrent Laplante. Il savait Lepic plutôt soigneux de sa personne.

« Lepic passe par une crise », se dit-il.

Puis, son esprit lui fit aussitôt comprendre — il en était à ce stage du demi-sommeil — que Lepic n'était pas présent et qu'il rêvait tout simplement; mais, il persista à voir Lepic et à se dire, de plus en plus faiblement, qu'il ne le voyait pas. Il opina même un instant pour un phénomène de télépathie et crut Lepic en péril de mort, quelque part; mais il finit par repousser aussi cette hypothèse et par être pratiquement convaincu de la réalité de l'apparition.

« Je n'ai pas l'habitude de rêver à des images en

couleurs. Pourtant, ne vois-je pas clairement les cheveux roux de mon ami? Ce qui se passe est réel: Lepic vient de s'asseoir, je n'en doute pas... Pourtant, s'il est en Nouvelle-Zélande... »

Une voix suggérait à Laplante que c'était précisément ce départ pour la Nouvelle-Zélande qui avait eu lieu dans un rêve ancien, et que la réalité de la présence de Lepic ruinait cette hypothèse.

Ce soir-là, Laplante avait mangé du roquefort.

Voici qu'il entendait distinctement Lepic disserter sur les nourritures faisandées:

« Mettons, Anatole Laplante, que le goût pour les nourritures amères, faisandées, ou dégueulasses soit un pur snobisme et qu'on en vienne à croire sincèrement qu'on savoure avec joie les perdrix les plus puantes, les raiforts les plus agressifs et des fromages à faire vomir un chien, tandis qu'on est pétri d'horreur à la seule pensée de s'introduire dans la bouche ces ordures... Je crois que certains bourgeois, grands dévoreurs d'anchois et de caviar ne sont que des farceurs. Mais, vous? Non. J'opine que, de même qu'il y a des surhommes de l'intelligence et de la volonté, il y a aussi les as du palais. D'aucuns ont réussi à tellement discipliner leur vouloir qu'ils lui arrachent facilement des actes qui feraient trembler les êtres normaux.

« Les palais sans énergie démissionnent à la première rencontre; les palais courageux — voire héroïques — ont le souci de s'endurcir, de conquérir les nourritures difficiles. Celui qui a du génie dans le palais fait bientôt fi des nourritures ordinaires, de

celles qui sont à la portée du premier crétin venu, pour partir à l'assaut des plats rébarbatifs.

« Ces plats portent dans leur difficulté même des récompenses affolantes. Il n'y a nulle dépravation à viser plus haut que le commun. Il faut libérer son goût de l'esclavage des odeurs et savoir en faire un sens autonome.

« Puis, il y a certes un problème de l'odorat. Comment expliquer ces complaisances honteuses que tout homme éprouve pour ses propres odeurs ? Pourquoi les bâtonnets olfactifs qui pointent dans les muqueuses nasales ne sont-ils pas affectés aussi désagréablement quand la puanteur vient de nous ? Certes que les parcelles gazeuses, objet immédiat de la sensation, sont à peu près les mêmes d'un être à l'autre. Comment expliquer qu'elles répugnent quand elles s'échappent d'autrui et qu'elles plaisent quand elles émanent de soi ?

« Il y a là une sorte de vice mineur, un narcissisme coupable. Il faudra vous guérir de cela, Anatole Laplante.»

* * *

J'ai beau me dire que je rêve, que c'est l'odeur du roquefort, sans doute, qui délivre et enchaîne à la fois toutes ces images en mon cerveau engourdi, je suis de plus en plus convaincu de la présence de Lepic.

Il reprend son fantastique cours de psychologie.

« Tiens. Moi, jadis, je détestais l'odeur des chiens et je ne pouvais avaler de l'Oka sans me boucher le nez. Voilà toutefois, que je ne regrette plus guère le Canada que pour ce fromage qui sent la transpiration aigre. Pourtant, quand je mange de cette nourriture jadis abominée, c'est toujours la même mixture qui entre dans les rigoles des papilles de la langue et du voile du palais. Mon nerf gustatif auquel ces papilles se ramifient n'a pas changé. Il s'est éduqué tout simplement.»

Je n'en puis plus. Une marée d'odeurs m'assaillent. Tous les fromages du monde et tous les borborygmes les plus infects me tiennent à la gorge. Dieu, que se passe-t-il ? Je suffoque.

Lepic continue; et je suis maintenant convaincu que je ne rêve plus. Je m'abandonne lâchement à cette réalité de Lepic retrouvé et rempli d'idées plus biscornues que jamais. Mais quelle est donc cette douleur qui me tient à la gorge ? Je voudrais crier au secours. Je ne le puis pas encore. Je le pourrai bientôt. Courage!

« Rien de plus bizarre que les cinq sens, Anatole Laplante. Il n'en est pas un qui soit ce qu'il paraît être. Le toucher est l'effet d'une simple résistance corpusculaire. La vue est un toucher. Elle atteint des couleurs qui n'existent pas, à travers une lumière qui n'est qu'une plus ou moins grande amplitude de vibrations transversales. L'ouïe perçoit dans l'espace et dans la distance un son qui se forme à l'oreille. Le son ne saurait exister qu'à la membrane basiliaire. D'ailleurs, il n'y a pas de son; il n'y a que des vibrations longitudinales.»

Ici, ma tête est en compote. Tout se brouille. Je ne suis plus très bien le discours de Lepic. Je ne sais plus si je dors ou si je me meurs éveillé.

« Voyons, Anatole Laplante, éveillez-vous.»

Je ne comprends plus rien. Je sens que je rêve que je ne rêve pas. Plutôt, je rêve que je rêve. Des sueurs froides m'inondent. Tout à l'heure, je me suis senti aspiré dans une descente verticale, au fond d'une sorte d'abîme. J'ai fait un effort terrible pour m'éveiller. Je n'y suis pas parvenu. Voilà que Lepic s'avance vers moi, les deux mains tendues:

« Le monde est trop compliqué, Anatole Laplante; il faut vous en délivrer. Ne craignez rien, je vais vous serrer le cou très gentîment, juste le temps qu'il faudra pour boucher les voies respiratoires et provoquer l'asphyxie.

« Je n'insisterai pas trop. Je considérerais comme un déshonneur de m'acharner sur un cadavre. Vous ne serez pas encore refroidi que je vous aurai lâché depuis longtemps.

— Écoutez-moi, Charles Lepic, m'entends-je dire: ne faites pas cela. Je m'accommode très bien du mystère des cinq sens. Peu m'importe que je ne sente pas tout à fait ce que je sens. Mais de grâce, veuillez me soulager de cette douleur étrange au cou. Donnez-moi de l'air.

— Vous me faites songer, Anatole Laplante, au sens de la douleur. Voici comment il accompagne le toucher. La pression exercée par la peau sur les terminaisons tactiles — corpuscules dermiques de Krause, si j'ai bonne mémoire; du moins pour ce qui

concerne la périphérie — crée une résistance qui attaque les terminaisons nerveuses des muscles et des capsules articulaires. Froisser ces terminaisons cause la douleur physique. Dans le cas de la mort par strangulation, le froissement est relativement restreint, à cause de la brièveté de la crise.

« En tout cas, nous y sommes. Mettez-vous en règle avec Dieu, Anatole Laplante. Je vais vous faire la grande faveur de vous procurer moi-même un bon petit trépas rapide.»

Je sens la main forte et poilue de Lepic à mon col. Je tremble de fièvre. Il reprend:

« La température de l'intérieur de votre peau, en tant qu'elle diffère de celle des terminaisons nerveuses, est la cause de l'impression de froid que vous ressentez en ce moment au contact de ma main.»

Tout à coup, je sens qu'il serre effectivement. Il serre, le misérable. Je bondis, je me débats, tout en me répétant pour la centième fois que c'est bien inutile et que ce n'est qu'un rêve; je m'éveille enfin, dans un dernier effort qui me projette, semble-t-il, hors du fauteuil ou du lit, je ne sais plus au juste . . .

Abasourdi, fatigué, la tête lourde, j'ouvre les yeux. Je n'ai pas bougé. Il n'y a que ce cigare infect qui fume, là, tout près de moi. Il a mis le feu à une enveloppe de celluloïd qui traînait dans le cendrier; et cette odeur abominable conjuguée avec celle du tabac me prend littéralement à la gorge.

Comment diable Charles Lepic est-il venu s'introduire dans mon rêve? J'y suis: Lepic ne fume jamais que le cigare.

UNE JOURNÉE D'ANATOLE LAPLANTE

Voilà comment je vis. Cela aussi importe à la postérité. Peut-on dire qu'il a vécu d'un homme qui n'a jamais su dire comment il vivait ?

Je ne vis pas comme Montaigne dans sa tour, ni comme Maldoror dans sa démence.

Ma vie est étroite et solitaire.

Le matin, je me lève et je prie. Quoique je ne sois ni moine, ni « curé », j'accomplis cette chose singulière. Je prie d'abord pour mes ennemis. Dieu m'a fait la grande grâce de me donner des ennemis. Je prie aussi pour mes amis, mais ce n'est pas si beau, c'est trop intéressé. Quand je prie pour mes ennemis, il n'y a qu'un moment, toujours le même, où je suis tenté de croire à ma belle âme. L'instant d'après, je sens que, dans ma prière même, la médiocrité s'est trop bien installée pour que l'âme soit vraiment belle.

Puis, je me mets au travail. Ce n'est pas une mince affaire que de se mettre au travail, quand ce n'est pas à un travail commandé pour telle date, payé à tel salaire. On se dit: « J'ai bien le temps. Je ne suis pas

en train aujourd'hui. Commençons à tout le moins par griller une cigarette.» Ne faut-il pas aussi lire *le Canada* ? Bref, tout conspire contre ce qui s'appelle l'horrible travail d'écriture.

Après quelques heures, souvent arides, parfois stériles, je m'évade de ma chambre peuplée de songes vers la ville solitaire. C'est en elle que je trouve le véritable recueillement.

Les trottoirs grouillent, les autos cornent, les tramways grincent. La voix humaine se fait assez rare dans les grandes artères. C'est dans les petites rues qu'elle éclate, et de préférence sur les lèvres des enfants. Les grandes personnes parlent peu dans la rue. Ne faut-il pas prononcer à l'intérieur ces choses importantes et qui se perdraient dans les bruits anonymes du dehors ? N'a-t-on pas dépassé l'âge où on n'attache pas d'importance à ses mots ?

Les mains dans les poches, je déambule. Je me remplis le cerveau et la tête d'images d'hommes. Ce n'est pas que j'aime décrire des hommes, ni que je m'attache beaucoup aux physionomies. J'éprouve seulement le besoin de ne pas perdre contact avec l'humain.

La rue Sainte-Catherine est, de toutes les rues de Montréal, celle que je préfère. C'est la plus laide et la plus montréalaise. Quand j'étais jeune et que je songeais à Montréal, je voyais précisément ce que je vois tous les jours dans cette rue: beaucoup de gens affairés, les mains pleines de paquets. Cela, c'est vivre. Dans ces paquets, il y a une paire de bas, une

livre de beurre, une pipe et du tabac: ce pourquoi on vit enfin.

Je marche et je respire. C'est bon marcher. Respirer, cela aussi c'est vivre. Chaque matin, à l'heure où je marche, je sens combien j'aime la vie. Ce qu'on peut être humain, même quand on passe le plus clair de son temps à tracer sur le papier ces signes bizarres.

Presque chaque matin, je rencontre, à la même heure, Brouillard qui se rend à son bureau. Je connais Brouillard depuis des années. Il est le type de l'employé. Il part pour le bureau après avoir pris son café et lu son journal. Il sait ce qu'il faut penser de l'affaire Darlan. Je l'envie beaucoup. Il marche très droit, très sûr de lui-même. Il n'a pas d'inquiétudes.

Sa haute taille, son air assuré, ses habits impeccables, à l'américaine, suffisent à son bonheur. Il est marié et il a de la famille. Trois ou quatre enfants, si j'ai bonne mémoire. Sa situation est assez prospère. Ne se rend-il pas au bureau vers les onze heures? Il est vrai qu'il n'en repart qu'à six heures du soir. Brouillard est comptable dans une maison de commerce et il sait ce que cela signifie. Il traite d'égal à égal — ne sommes-nous pas en démocratie? — avec le gérant de la banque et il regarde de haut le concierge. Brouillard — qui parle mal l'anglais: c'est son seul regret tenace — veillera à ce qu'on l'enseigne à ses fils. Ils iront à l'école anglaise.

Il me salue légèrement. Nous avons été au collège ensemble; mais moi je ne suis qu'un écrivain. Il a pitié de moi pourtant, car il a bon cœur; et si je lui demandais l'aumône, il me donnerait quelque chose. Peut-être ajouterait-il le conseil par excellence: « Avec des études comme tu en as faites, tu pourrais te caser mieux que cela. Que n'écris-tu des « sketches » pour la T.S.F.? »

* * *

La rue Sainte-Catherine, c'est aussi l'endroit où j'ai rencontré pour la première fois Lepic. Elle est pleine du souvenir de Lepic. C'est lui qui m'a habitué à sonder l'intérieur des êtres. Avant de le connaître, j'étais comme un œil entr'ouvert. Je ne voyais que les contours.

D'un pas court et sec, j'avance. C'est l'hiver. Il fait un froid terrible. C'est bon marcher quand il fait froid. Je traverse les rues au mauvais moment. Je n'ai jamais pu savoir au juste si c'est la lumière verte ou la rouge qui permet le passage. Et je ne m'occupe pas assez des autres passants pour connaître à ce sujet leurs réactions. Je ne vois que ce que je veux voir.

Dès que je me trouve au coin de la rue, face à la lumière, je me prends à analyser les raisons qui font que la verte indique probablement qu'il ne faut pas passer et la rouge qu'on peut se risquer. Le vert, c'est, pour les esprits simples, la couleur de l'espérance. Espérer, c'est attendre. Donc, je ne devrais pas passer sous le signe du vert. D'autre part, le rouge indique un danger. Ces conventions communes doivent avoir guidé la Sûreté et les conseillers municipaux. Il faudrait croire que le rouge lui aussi défend de passer. Entre temps, rouge ou vert, je traverse la rue, parmi

les autos. Je me fie beaucoup à mon agilité. Parfois, je me représente ce qui arriverait si une voiture me frappait. Je me cramponnerais au pare-choc et je me laisserais glisser sous la voiture. Il n'y aurait pas de danger tant qu'elle irait en ligne droite. Peut-être aussi sauterais-je avant l'arrivée de la voiture. Je me représente les bonds de kangourou que je ferais. Dix pieds, au moins.

Cependant que mon esprit se repaît de mirages aussi profonds, je suis revenu à mon point de départ. J'entre pour le dîner, le déjeuner, ou le lunch, comme on voudra.

Je mange. Moyennement. Puis, c'est l'heure critique du jour, le moment par excellence de la digestion. De une heure à deux heures, je ne suis que tube digestif. Il paraît que c'est une des croix des intellectuels. Je suis sûr pourtant que je pourrais l'éviter en mangeant moins. Je manquerai toujours d'expérience.

Je me remets au travail, ou je lis. Cela dure tant que je puis tenir le coup. Il arrive que je m'endorme sur les livres des autres ou sur le mien que je compose. Ma prose ou mes poèmes me paraissent aussi susceptibles de produire l'effet soporifique que celle et ceux des autres.

Je sors très peu. Je reçois davantage. Je vois un certain nombre de jeunes poètes, qui m'apportent parfois de bons textes. Ma renommée de sagesse — cela est dû à Charles Lepic dont je me suis efforcé de rapporter objectivement les propos à mon sujet — mon renom d'homme pondéré et de sang-froid

veut que je sois devenu quelque chose comme le consulteur officiel des jeunes écrivains. Je ne suis pas peu fier de cette prérogative. Nulle jouissance n'égale peut-être celle de se posséder dans la sagesse. Je sens que je suis sage; et je n'attends pas qu'on me le dise.

Dès qu'il n'y a plus personne chez moi, je me remets à écrire ou à lire. On dit que ma vie est ennuyeuse et sans événements, on me reproche de ne pas avoir beaucoup voyagé. Pourtant, je suis tout rempli des événements des autres et je suis fier d'avoir accompli avec des voyageurs de profession des périples que, moi, distrait, j'eus complètement ratés. Je connais l'Europe au moins autant que l'Amérique. J'ai vécu une bonne centaine de mes vies en Extrême-Orient. Combien je préfère avoir lu Pearl Buck que d'avoir vu Shanghaï!

L'heure du soir approche. C'est alors surtout que je me mets à vivre. Jeune, j'avais les soirées très poétiques. Les couchers de soleil m'impressionnaient autant que les aurores. La nature m'entrait dans l'âme en m'imposant une sorte de voluptueux déchirement. Ce temps-là est bien révolu. La poésie du soir, je ne la trouve pas plus dans la chute du décor qu'entre deux draps. C'est plus profondément que le soir me pénètre dans les os. Dès que le jour baisse, c'est le recueillement qui s'affirme. Flâner à cette heure grave me semblerait une sorte de sacrilège. Quand la soirée n'est pas consacrée à l'amitié reposante de la conversation, elle ne peut servir loyalement qu'à une nouvelle dose de méditation; mais c'est

surtout le soir qu'il faut demander aux livres un apaisement aux inquiétudes.

Le soir, c'est la mort qui rôde. Même si on ne meurt pas plus le soir que le jour, c'est le soir que la douce et forte pensée de la mort s'insinue dans l'ombre. Avant l'heure du sommeil — qui est une mort en miniature — l'examen de conscience implicite s'introduit de lui-même. Il ne reste plus qu'à faire son adieu au monde, à refermer sur lui-même le cerveau et à dormir.

* * *

Voilà ma vie. C'est une vie simple. Je viens d'ailleurs d'écrire ceci pour éviter aux biographes un travail de recherche où ils ne trouveraient rien. Écrire l'histoire de mon cerveau serait une toute autre affaire. Dans celui-là, il se passe toujours quelque chose, mais grand Dieu! qu'on s'habitue à se contenter de ce que je veux bien confier au papier!

LA PIPE DE PUGET

Je déambulais seul un soir et sans but. Mes foulées consciencieuses écrasaient les ordures du trottoir. Je m'en allais dans l'est rendre visite à mes compatriotes.

Au détour d'une ruelle, j'entends soudain comme un bruit de sanglots. Je m'arrête. Une fillette est là, écrasée sur le balcon délabré d'une masure en retrait. Elle doit avoir treize ou quatorze ans. Je me dis que, l'âge en moins, c'est tout comme dans *Les Nuits blanches*; et je suis très fier d'être le seul personnage des environs qui puisse faire ce rapprochement littéraire.

L'enfant me regarde approcher. Elle a cessé de pleurer. Son corps se raidit et réprime les spasmes qui l'agitaient, il y a un instant. Ses cheveux sont blonds et ébouriffés, ses yeux verdâtres lancent des éclairs de frayeur, à travers les larmes mal séchées. Elle fixe l'intrus qui est rendu tout près d'elle. Je la sens prête à se défendre du bec et des griffes contre l'agresseur que je puis être.

— Que me voulez-vous, dit-elle ? Allez-vous-en.

— Pourquoi pleurez-vous ?

— Je ne pleure pas.

— Non, mais tout à l'heure . . .

Je m'aperçois maintenant qu'elle presse contre elle un paquet assez volumineux et qui semble très lourd. Mon regard se porte machinalement sur cet objet d'allure insolite. Cette enfant de pauvre est déjà habile à lire dans les physionomies soupçonneuses. Pour toute réponse, elle me dévisage et dit:

— Ce que je porte dans ce paquet est bien à moi. Je ne suis pas une voleuse.

— Allons! Il ne s'agit pas de ça.

— Si. Il s'agit de ça. C'est une pipe que je m'en allais vendre à la « *Pawn Shop* ». On n'en a pas voulu.

— Une pipe. Je vous l'achète, voulez-vous ? je suis un fumeur.

— C'est que je veux la vendre cher. C'est tout ce qui nous reste à la maison. Mon père y tient beaucoup; mais il nous faut $25 pour payer l'épicier. On vient de m'offrir $2. Et, mon père m'a dit qu'il se tuerait si je ne pouvais en retirer $25.

— Si tu veux, nous irons d'abord chez ton père. Tu me montreras l'objet. Je verrai si je puis solder le compte de l'épicier.

Nous arrivons quelques minutes plus tard à un taudis de la rue Visitation. La fillette est toujours soupçonneuse et me regarde de côté. Je ne sais pas apprivoiser les enfants par des questions opportunes. Mon silence les froisse. Ils ont l'impression que je ne les prends pas au sérieux. En route, j'ai arraché à la

petite son nom: Amélie Francœur. Elle m'a aussi appris que sa mère est morte, il y a quinze jours, et que son père, miné par la maladie et le chômage, n'a plus une once de courage.

La cabane où Amélie me précède est croulante et sale. Une puanteur de ratière s'en dégage.

Au deuxième, dans une sorte de mansarde, le père Francœur, un homme chauve et maigre, âgé d'une cinquantaine d'années, se dresse à demi sur sa chaise boiteuse, lorsqu'il constate que sa fille n'est pas seule.

— Bonjour, M. Francœur. Amélie me dit que, dans ce paquet, il y a une pipe à vendre. Je veux la voir.

— Asseyez-vous, monsieur, grommelle le bonhomme, qui s'efforce de prendre un air aimable. La pipe que vous allez voir est une belle chose. Elle porte la signature d'un dénommé Puget, qui fut, paraît-il, un grand sculpteur.

— Diable! Voyons un peu ce Puget, fis-je, subitement intéressé à autre chose qu'à la détresse des miséreux.

La petite a tôt fait de défaire le paquet; et un radieux morceau d'écume de mer, sculpté en forme de pipe, surgit à mon regard ébloui.

— Ah! Que voilà une belle chose! . . . C'est que ça pourrait bien être de Puget. De qui tenez-vous l'objet ?

— C'est une vieille histoire. Cette pipe est dans notre famille depuis une centaine d'années. Un de mes ancêtres l'a achetée d'un antiquaire, à Paris. Et il a

toujours tenu à ce qu'elle demeure dans la lignée des Francœur; mais voilà que je suis le dernier du nom et que je n'ai plus le sou. Il faut la vendre.

Je regarde attentivement la pipe. Il y a bien une signature. Puget: c'est cela. Évidemment, ça ne prouve rien. La signature semble plus fraîche que l'ensemble de l'œuvre . . . Pourtant, l'œuvre demeure belle, même si Puget n'y eut jamais rien à voir. C'est de la bonne époque. La scène représentée est une scène familière. Par les costumes des gens, on croirait qu'il s'agit de paysans du Tyrol. Voilà qui étonne un peu de la part de l'auteur de *Milon de Crotone*. Pourtant Puget, méridional, a souvent visité l'Italie du nord.

Je reviens à mes braves gens. Le père, toujours triste et le moins maussade possible, l'enfant, apprivoisée maintenant, et dont la misère n'a pas flétri la spontanéité. Le premier raconte d'une voix lasse sa vie de malheurs. Il a eu de la fortune, autrefois. Il était dans le commerce du bois. Des spéculations hasardeuses l'ont ruiné. De déchéances en déchéances, il est devenu débardeur. Et voici que, il y a quelques mois, on a renvoyé des hommes au port. Il était du nombre de ces malheureux. Depuis, il erre, chaque jour, d'usine en usine, en quête de travail. Il est vieux et usé. On ne veut pas de lui. Les secours aux chômeurs lui ont été refusés, parce qu'il a négligé de s'enregistrer. Il crève de faim et il ne voit plus comment il sortira de sa misère.

— J'attends la mort; mais il y a la petite. Que va-t-elle devenir? Entre temps, il faut manger. Je

veux vendre ce bibelot. C'est tout ce qui me reste. Je finirai peut-être par trouver du travail . . .

— Écoutez, M. Francœur, lui dis-je. Il ne faut pas vendre cette pipe. Elle vaut plusieurs centaines de dollars, peut-être plusieurs milliers. Je vais vous donner tout l'argent que j'ai sur moi; en échange je garderai l'objet en gage. Quand vous pourrez me remettre la somme, je vous rendrai la pipe.

Je finis par découvrir, en retournant mes poches, une vingtaine de dollars. Je les remets au pauvre homme qui me remercie gauchement.

— Je ne veux pas abuser de votre situation. Ce serait malhonnête de payer $25 ce qui vaut infiniment plus. Plus tard, si je puis vous donner un bon prix, je vous offrirai d'acheter l'objet, mais vous deviendrez assez riche pour le garder; et je viendrai de temps à autre le contempler.

L'enfant me regarde avec des yeux extasiés. Une larme coule sur le nez du bonhomme. Je m'en vais tout ému, ma pipe sous le bras.

Une semaine, quinze jours se passent. Je n'entends parler de rien. La pipe trône maintenant dans mon cabinet de travail.

Mes occupations me retiennent plus que d'habitude. Enfin, un soir que j'ai des loisirs, je me dis que peut-être mes braves gens sont de nouveau dans la misère. Je me munis d'un peu d'argent et je me dirige vers la rue Visitation.

Quand j'arrive à l'endroit où demeurait Francœur et sa fille, je m'aperçois que la cabane a été rasée par le feu. Je m'informe chez les voisins. Le

vieux et la petite sont partis en pleine nuit, presque nus, le soir du feu; et on ne les a point revus.

* * *

Pourquoi cette aventure minime me poursuit-elle depuis des mois ? Comment se fait-il que je ne puis me consoler d'avoir perdu ces deux êtres si peu faits en somme pour avoir de l'importance dans ma vie ? Est-ce que, grâce à eux, je ne suis pas entré en possession d'un bibelot merveilleux et qu'une auréole de mystère ne saurait qu'embellir ? Si j'osais être cynique, je m'avouerais qu'à certaines heures je ne suis pas fâché de la disparition des propriétaires de la pipe. Ne dois-je pas d'autre part refouler un sentimentalisme sot qui sent à plein son romantisme ? Il faut être dur.

J'ai beau raisonner; le fait demeure. Je souffre bêtement, dans ma chair et dans mes os, d'avoir perdu la trace de ces êtres auxquels je rêvais de faire tant de bien. Cela aussi hélas! est égoïste. C'est toujours la sensation d'avoir une belle âme que je recherche. Comme l'idée de devoir s'obnubile et se perd, quand on fouille sa conscience et qu'on découvre avec horreur que l'être humain ramène toujours tout à soi et ne cherche en somme qu'à se béatifier.

Il faudrait s'oublier totalement, pour être pleinement comblé sur cette terre, comme on le sera dans l'autre vie en la parfaite fusion avec l'Amour Béatifiant.

Je me demande ce que Charles Lepic penserait du cours amer de pensées qui vient de m'introduire

dans cette méditation. Heureux Lepic qui n'est point sans cesse aux prises avec les complications de l'esprit d'analyse. Que fait-il ce soir de plomb où je me désespère de n'avoir pas encore acquis cette belle âme qu'il me prête ? Est-ce lui qui, de loin, hante mon cœur lourd, est-ce lui, l'évadé de la vie, qui me fait sentir si amèrement le poids de vivre ?

Pourtant, levons-nous et marchons vers le dur idéal de possession de soi et tâchons d'apprendre à ne point souffrir des détresses humaines. Ne faut-il pas s'élever au-dessus de tout ce qui passe si l'on veut apprendre au monde à vivre ?

LES AMOURS D'ANATOLE LAPLANTE

Anatole Laplante a grandi, solitaire, dans une famille peu nombreuse. Il passe pour avoir eu une vocation précoce de vieux garçon; et cela suffit d'ordinaire à expliquer qu'il persiste dans le célibat. Pourtant Anatole Laplante a aimé. Une fois, il a aimé. Ce qu'il y a de plus étonnant, pour un homme austère, c'est qu'il a aimé une danseuse.

Il a rencontré Borina lorsqu'il avait vingt-trois ans et qu'elle en avait vingt et un. Elle était belle; il fut malheureux.

A cette époque, Anatole Laplante avait un ami qu'il connaissait et chérissait depuis des années. Cet ami s'appelait Claude Lafond et il est devenu depuis un dentiste célèbre.

Anatole Laplante étudiait le droit, et son ami la chirurgie dentaire. Ensemble, ils fréquentaient les spectacles et les concerts. Ils avaient d'ordinaire les mêmes goûts. Laplante n'était pas riche, Lafond l'était. La plupart du temps, ce dernier payait les billets et il le faisait avec tant de bonne grâce qu'Anatole Laplante ne pouvait pas refuser. Autant Laplante était timide et réservé, autant Lafond manifestait d'entrain et d'exubérance. Ils se complétaient et ils le savaient.

Ils aperçurent Borina le même soir, à la même représentation de *Gisèle*, et ils devinrent ensemble également amoureux de la ballerine. Cependant ils ne se le dirent pas. C'est ce qui fut la cause de tout.

Au sortir du spectacle, ils n'eurent plus qu'une même idée: connaître la danseuse qui les avait charmés. Ils se concertèrent à cet effet et ce fut facile: Lafond avait des amis en haut lieu.

Le jour où ils parvinrent jusqu'à elle fut un enchantement pour les deux amis. Ils partagèrent leur joie fraternellement, sans que l'un des deux soupçonnât le moins du monde que l'autre pût voir en Borina plus qu'une amie passagère.

Borina se montra également aimable pour Lafond et pour Laplante. C'était une personne d'une grande beauté et d'une réserve exquise. Ses yeux étaient bruns et brillants. Sa chevelure noire, séparée au milieu de la tête par une raie nette, faisait ressortir les tons chauds de son teint d'Espagnole. Ce qu'il y avait de plus rare en elle était sa démarche d'une grâce et d'une vivacité inexprimables. Les qualités de son esprit n'étaient pas moins admirables. Toute vibrante d'intelligence et de sensiblité, elle se faisait aussi remarquer par la gaieté de ses ripostes et la franchise de son rire clair.

Un jour, Lafond dit à Laplante, du ton le plus naturel du monde:

— Si jamais je me marie, c'est Borina que j'épouserai.

— Tu auras bien choisi, répondit Laplante, mais penses-tu que Borina songe à se marier ?

— Je vais de ce pas lui faire mes propositions.

— Bonne chance, mon vieux.

Il faut dire que Lafond et Laplante avaient revu souvent Borina, qu'ils l'avaient, tour à tour, ou tous deux à la fois, invitée et qu'elle s'était montrée avec eux d'une amabilité irrésistible. Au lieu de regagner New-York, après la tournée annuelle de sa troupe, elle était demeurée à Montréal, chez des amis de Lafond. Nos héros se voyaient presque tous les jours et, jusqu'au moment où Lafond devînt le prétendant officiel, ils étaient les plus heureux des amis. Après les fiançailles, ils demeurèrent unis, et nul ne connut le désarroi de Laplante.

Lafond épousa la grande ballerine Borina, quelques mois après les bribes de conversations que je viens de rapporter. Lasse de la vie qu'elle menait dans une troupe qui ne partageait pas son enthousiasme pour l'art pur, et malgré le chagrin qu'elle éprouva de renoncer à son cher métier de la danse, elle crut aimer assez Lafond — qui lui plaisait — pour unir à lui sa destinée.

Laplante fut garçon d'honneur au mariage et se montra enchanté de la bonne fortune de son ami. Puis, il s'efforça de se distraire et d'éviter autant que possible la compagnie de Lafond et de sa jeune épouse.

Tout alla assez bien pendant plusieurs mois. Lafond s'obstinait à inviter sans cesse son ami Laplante, dont il ne comprenait pas l'extrême discrétion.

Laplante, la mort dans l'âme chaque fois qu'il rencontrait Borina, eût préféré se repaître seul de ses pensées sombres et ne jamais revoir celle qu'il aimait. Il savait bien que l'absence finit par vaincre l'amour le plus fort et que la présence occasionnelle est encore plus terrible pour l'amoureux sans espoir que la complète séparation.

Il avait donc réussi à cacher à tous les regards sa misère intérieure et il continuait d'être l'ami par excellence du jeune couple.

Laplante n'est pas hypocrite; mais il est très réservé sur ses sentiments. Il a toujours eu horreur de s'offrir aux êtres, il craint par-dessus tout de lasser par une affection encombrante. C'est pourquoi il n'a jamais manifesté à Borina, qui le traite en ami depuis qu'il la connaît, ses véritables sentiments. Sa loyauté envers sa conscience et envers son ami ne font maintenant qu'accroître sa réserve naturelle.

Un jour de juillet, Lafond invite Laplante à passer quelques jours à sa villa de plaisance.

Laplante, après avoir bien hésité, et sur les instances amicales de Borina, finit par accepter. Et le voici rendu à Sainte-Rose, sur un des îlots coquets qui ornent la rivière des Mille-Iles.

La maison est de pierre rosâtre, les bois sentent bon, les oiseaux chantent. Laplante s'inquiète d'avance de retrouver celle qu'il aime dans ce décor enchanteur.

Il est accueilli à l'embarcadère par un Lafond plus exubérant encore que de coutume, plus sûr de lui-même et plus heureux que jamais. Lafond est un

grand gaillard aux traits réguliers, un peu fort en graisse, mais solide et agréable à voir. Son intelligence, sans profondeur, est d'une grande vivacité. Il plaît surtout parce qu'il est généreux en toutes choses, jusqu'à la prodigalité.

« Qu'il est beau, l'animal,» se dit Laplante à la vue de son rival. « Je comprends que Borina l'aime.»

— Bonjour, vieux. Nous sommes heureux de t'accueillir dans notre « home ».

Borina s'avance à son tour, souriante. Elle tend les mains à Laplante avec une grâce infinie où passe toute sa cordialité de franche camarade.

Pour la première fois, Laplante perd son sang froid. Il se sent si horriblement malheureux que son sourire se change en grimace et que Borina elle-même s'en aperçoit. Une ombre passe sur son front.

Quant à Claude Lafond, tout au plaisir de l'arrivée de son ami, il est à cent lieues de se douter du drame qui se vit sous ses yeux.

* * *

Une semaine de supplice se termine pour Laplante. C'est le lendemain matin qu'il s'en ira. Ce soir, il est assis près de la rivière, dans les hautes herbes et il rumine lentement son malheur. Lafond est allé faire une course au village. Après le dîner, où il a été seul avec Borina, Laplante s'est excusé et il est venu s'enfouir dans le foin odorant de la rive. Il s'appesantit

sur son malheur, depuis des heures peut-être. Il ne sait plus.

Soudain, il tressaille. Borina est devant lui.

— Claude n'est pas revenu, dit-elle. Je ne comprends pas la cause de son retard. Je suis inquiète.

— Oh! Ne vous préoccupez pas de Claude. Il s'est attardé à bavarder chez des amis. Ce n'est pas à des hommes comme lui qu'il arrive malheur.»

Voilà qu'en prononçant cette phrase machinale, qu'il croyait insignifiante, Laplante se sent troublé. Il baisse les yeux en rougissant. Borina se penche sur lui et lui dit brusquement:

— Mon ami, vous êtes donc malheureux. N'essayez pas de le cacher. Vous n'êtes plus le même. C'est Claude ou moi peut-être qui vous avons fait de la peine?

— Oh non! Je ne sais pas. Je suis bêtement malheureux en effet. Je ne me comprends plus. Ça se passera. Pourvu que Claude ne s'en soit pas aperçu. Je ne voudrais pour rien au monde qu'il crût que je m'ennuie chez lui. D'ailleurs, ce n'est pas cela . . . Tiens, voilà Claude qui arrive, allons à sa rencontre.

— Oui, mon ami, allons à sa rencontre.

Le lendemain matin, Anatole Laplante s'enfuyait, plus malheureux que jamais, mais bien décidé de se délivrer à jamais de la vue de Borina.

* * *

Pendant deux ans, il ne la revit point. Il apprit entre temps que Lafond avait changé, qu'il s'était mis à boire, qu'on le voyait dans des lieux suspects. On

parlait même d'une liaison connue. Laplante n'en pouvait croire ses oreilles. D'ailleurs, l'ami d'autrefois ne lui donnait plus guère signe de vie. Ils se rencontraient quelquefois par hasard. Ils se manifestaient en apparence la même familiarité qu'autrefois; mais ils ne se fréquentaient plus.

Laplante n'avait pas oublié Borina; mais l'étude l'avait sauvé du désespoir. Il vivait de plus en plus à l'écart, dans ses livres et dans ses rêves. On le soupçonnait de préparer un volume de philosophie.

Le baptême du premier enfant de Lafond les réunit. Le jeune père tint à ce que son ami d'autrefois fut le parrain de son fils.

Après la cérémonie, Laplante revit Borina. Elle lui sourit avec les mêmes lèvres aimables et il s'aperçut avec horreur que, loin d'être guéri, il aimait davantage.

Lafond fût parfait; et son ami se dit que les rumeurs qui circulaient au sujet de ses agissements pourraient bien n'être que des cancans.

Après la cérémonie, il vint reconduire Laplante à son logis. Au moment où celui-ci descendait de l'auto et lui tendait la main, Lafond murmura:

— Tu as dû entendre parler de mes fredaines. C'est fini. Nous allons revenir à notre vie d'autrefois. Je ne veux plus voir que toi. Je viendrai te chercher, quelques fois, si tu le veux bien, et nous reprendrons notre bonne camaraderie. Tu seras toujours chez toi dans ma maison.

— Je te remercie. Bonsoir.

Ce soir-là, Laplante songea à s'embarquer pour l'Europe; mais il n'en eut pas le courage. Son amour

avait pris une tournure qui allait être définitive. Il était devenu lâche. Il ne pouvait plus se passer de sa torture; il lui fallait l'intolérable souffrance hebdomadaire de la présence de la personne aimée; et celle-ci ne devait rien savoir de son amour.

Il fut le martyr assidu. Presque tous les dimanches, il dînait chez Lafond. Celui-ci avait cessé de boire, il ne fréquentait plus les clubs, mais il avait avoué à Laplante, après quelques semaines de leur intimité renouvelée, qu'il ne pouvait plus se passer d'une jeune secrétaire à laquelle il rendait des visites fréquentes.

Laplante s'était contenté de dire qu'il ne comprenait pas qu'on pût tromper une femme comme Borina, et Lafond avait répondu:

— Je ne la trompe pas. Elle sait.

— Ha! Pauvre toi!

— Je suis un idiot; mais c'est plus fort que moi. Puis, je suis trop malheureux.

— Toi malheureux! Je n'y comprends rien. Tu as une femme charmante, un bel enfant, tu es riche. Que veux-tu de plus?

— Mon pauvre vieux. Si tu savais . . . Mais non, il vaut mieux que tu ne saches pas . . .

Laplante et Lafond redevinrent bientôt les amis inséparables qu'ils avaient été. Leur amitié acquit même une profondeur qu'elle n'avait pas connue jusque là. Laplante souffrait à cause de Borina; il souffrait aussi de voir son ami malheureux. Il devint celui qui compatit. Il souffrait surtout d'une sorte de jalousie bizarre, non exempte d'un froissement dans sa fierté, à la seule pensée que le mari de la femme qu'il

aimait avec tant de ferveur pût trahir cette femme. Qu'elle le sût ajoutait encore quelque chose à l'auréole du martyre dont il se plaisait à parer son héroïne.

Pourtant, il ne ressentait aucune aigreur à l'égard de son ami; il le plaignait. Celui-ci lui avait dit: « Si tu savais.» Il ne pouvait comprendre la cause du chagrin de Lafond, ni même soupçonner qu'il pût provenir de Borina qui se montrait l'épouse la plus charmante, la plus attentive et la plus douce.

D'autre part, la réserve de la jeune femme à son égard et à celle des autres hommes, — réserve qui n'excluait ni l'abandon ni une chaude cordialité — était un indice de plus de la fidélité absolue de l'épouse de Lafond. Tout son horizon, maintenant qu'elle avait abandonné la danse, se réduisait à son mari, à son enfant et à quelques amis.

Or, il advint que Borina fût enceinte pour une seconde fois et qu'elle mourût en couches.

Un bref téléphone de Lafond au fidèle ami des jours de joie et de malheur.

— Mon vieux. Viens à l'hôpital au plus tôt. Ma femme vient de mourir.

Laplante, beaucoup plus atterré que son ami ne l'eût pu soupçonner, accourut aussitôt au chevet de la morte.

Borina reposait, inanimée, sur un lit d'hôpital. Un drap blanc était jeté sur son cadavre raidi. Sa figure fine, encore amincie par la mort, souriait. Lafond se tenait à ses côtés, pâle, mais l'œil sec.

Anatole Laplante lui serra la main en silence.

— Elle n'a pas souffert longtemps, disait Lafond.

Une hémorragie continue l'a emportée une heure après la naissance de l'enfant. Lui aussi est mort. Borina ne l'a pas su; elle s'est éteinte doucement dans mes bras. Une de ses dernières paroles a été pour toi. Je lui disais que tu serais peiné, toi notre meilleur ami, de ne pas la revoir vivante. J'ai voulu te faire venir. Elle a refusé. Tu sais combien elle ne voulait jamais faire de la peine. Elle a voulu t'épargner une souffrance inutile . . . Ah! quelle femme c'était que Borina! Mais je disais qu'elle a parlé de toi. Elle m'a dit: « Promets-moi de demeurer toujours intime avec notre ami, tu es sans défense contre la vie. Lui, il est fort. Il t'aidera à vivre en homme.» A ce moment-là, mon vieux, j'ai pleuré comme un enfant. Quelle femme c'était! Elle a pensé à mon bien jusqu'au dernier moment, malgré la vie que je lui ai faite.

Laplante écoute parler Lafond. Il se sent comme assommé. Il ne peut détacher ses yeux de la couche où repose, glacée, celle qu'il a tant aimée et qui ne l'aura jamais su. Ce qui le fait souffrir le plus, ce sont ces paroles amicales qu'elle a eues pour lui, c'est cette peine qu'elle ne voulait pas lui infliger. Quelle dérision que cette amitié calme dont il recueille un nouveau témoignage des lèvres mêmes du mari insouciant et infidèle! Lui, il a été l'amant intransigeant. Il n'a plus regardé une femme depuis qu'il connaît Borina; et elle n'a pas voulu le voir à son chevet de mourante pour lui épargner un chagrin inutile.

Tout à coup, il s'entend parler. Il croit que sa stupeur et son trouble ont révélé à son ami ce secret qu'il a si longtemps gardé. Un besoin de sincérité

totale l'envahit devant cette dépouille de la femme aimée. Il s'écroule sur une chaise et il murmure:

— Mon pauvre Lafond, il faut absolument que je te dise toute la vérité. Devant cette morte, je ne puis plus te mentir; et je te mens, oui, je te mens depuis des années.

— Voyons, qu'y a-t-il? Tu ne vas pas me dire que ma femme m'a trompé et que toi . . .

— Oh non! Je ne t'ai pas trompé. Tu sais bien que je ne t'aurais jamais fait cela. Puis, elle ne m'aimait que comme un ami. Pour moi, elle était tout, je l'ai aimée depuis le jour où nous l'avons vue ensemble pour la première fois . . . Tu ne m'en veux pas?

— Non, reprend gravement Lafond, je ne t'en veux pas; mais pourquoi diable ne m'as-tu jamais dit que tu aimais Borina? Avant notre mariage, tu aurais pu, tu aurais dû.

— Je n'ai pas osé. Tu m'as le premier parlé de ton amour. Je me suis effacé. D'ailleurs, c'est toi qu'elle aimait . . .

— Mon pauvre Laplante, ce que je vais te dire est terrible et je ne t'en aurais jamais parlé. Te souviens-tu des quelques jours que tu es venu passer chez moi, il y a trois ans? C'est à partir de ce moment que j'ai fait des frasques. Le lendemain de ton départ, il y a eu une scène lamentable entre ma femme et moi. Elle m'a dit qu'elle s'était trompée, qu'elle n'aurait jamais dû m'épouser, qu'elle ne pouvait plus, en conscience, me cacher la vérité . . . Elle m'a dit que tu étais le seul homme qu'elle ait jamais aimé.

LES MENOTTES

Une vie variée comporte bien un événement tous les six mois. Le service bizarre que je fus amené à rendre à Brouillard m'ouvrit les yeux définitivement sur un aspect du monde dont on ne fera jamais trop état.

Brouillard m'appela en dernier ressort. Il avait auparavant consulté Conan Doyle, Van Dyne et même le Père Brown.

Ces dépisteurs des complications psychologiques, dans le domaine du crime, n'avaient pu l'éclairer sur le drame qui bouleversait la vie de son voisin. Il eut recours à son ami le liseur de romans.

Voici les faits. Sa voisine, qui semblait une femme normale, et qui l'était peut-être ma foi, tenait son mari enfermé depuis trois mois que durait leur union. Dès la première nuit de leur mariage, elle avait passé aux mains et aux pieds de son malheureux conjoint de solides menottes dont il ne s'était aperçu qu'à son réveil. Depuis, il n'avait pas mis le pied hors de la maison. C'est elle qui travaillait à l'extérieur et lui

qui, relâché après quinze jours sur la promesse qu'il ne s'évaderait pas, tenait le ménage.

Brouillard, intrigué et surtout renseigné par sa femme, qui le tenait au courant, heure par heure, de l'existence emmurée du malheureux époux, s'était mis en tête de résoudre ce problème psychologique. Il avait même trouvé le moyen de faire la connaissance de l'homme-ménagère. Celui-ci lui avait conté son aventure, mais sans amertume et plutôt avec une grande douceur. A tel point que Brouillard en avait été éberlué et se demandait non sans raison lequel de l'époux ou de l'épouse dans ce ménage extraordinaire souffrait de troubles mentaux.

La femme de Brouillard avait tenté de son côté une explication avec celle que nous ferions mieux d'appeler la Tortionnaire. Elle en était demeurée éberluée. Cette virago était très aimable et ne tarissait pas d'éloges sur le compte de son mari. Elle niait cependant l'affaire des menottes et affirmait que son cher Albert, étant doué d'une imagination et d'une sensibilité excessives, ne pouvait souffrir les heurts de la vie quotidienne au milieu des employés brutaux parmi lesquels il devait travailler. Il avait donc été convenu, lors de leur mariage, qu'il garderait la maison et qu'elle le remplacerait au bureau. C'est elle-même, du moins c'est ce qu'elle affirmait, qui lui avait suggéré cette histoire de menottes. Cela pour certaines raisons personnelles, et aussi dans le but de dépister les conjectures des voisins; mais elle voulait bien, en faveur de madame Brouillard, déroger à la convention et livrer toute la vérité.

Brouillard, plus intrigué que jamais, après cette explication qui compliquait davantage les choses, alla même jusqu'à ouvrir son Lortie au livre de la psychologie. Comme il avait passablement oublié le latin et que d'ailleurs il ne trouvait rien d'éclairant dans le manuel, il jugea préférable de me confier le soin d'élucider le problème.

M'ayant arrêté dans la rue, au cours de notre rencontre quotidienne, il me dit: « Tu es un psychologue, toi. Que penses-tu du cas suivant ? » Et il m'expliqua ce que je viens de raconter.

Je lui demandai du temps pour réfléchir, car je ne trouvais guère satisfaisante l'explication simpliste qu'il proposait lui-même, l'explication « attendue ». Cette femme, malgré ses allures normales, est une jalouse féroce qui tient son mari séquestré parce qu'elle craint l'ombre même d'une infidélité, etc. . .

A cela je répondis que la jalousie est une passion tellement clairvoyante qu'elle ne saurait inspirer une mesure aussi imprudente. Une véritable jalouse irait attendre son mari à la sortie du bureau et ne le laisserait pas seul à la maison, tout le jour.

« Pour moi, dis-je à Brouillard, il y a de la folie là-dedans. Est-elle du côté du mari ou de celui de la femme, je l'ignore ? »

Cette réponse n'était que provisoire, car elle demeurait au fond encore plus simpliste que la solution de Brouillard.

* * *

Une semaine plus tard, il y avait du nouveau. Brouillard m'accoste en pleine rue.

— Imagine-toi que notre famille à l'envers a adopté un gosse et que c'est le mari qui l'élève.

— Ah! Bon!

— Ce n'est pas tout. Une fois la semaine, la mère de la jeune femme vient passer une journée complète avec le mari. Elle arrive après le départ de sa fille et s'en va avant son retour. J'ai fait une vague allusion à ce sujet à ce pauvre garçon. Il m'a dit que sa belle-mère aimait beaucoup sa fille mais qu'elle s'abstenait toujours de la voir, à cause de l'excessive impressionnabilité de la jeune femme. « Elle vient causer avec moi de sa fille, toutes les semaines, m'affirme ce garçon, mais elle ne voudrait pour rien au monde la rencontrer.»

— Pourquoi donc, fis-je ?

— Ici, je n'y comprends plus rien, ajoute Brouillard. Le garçon prétend que sa femme est convaincue d'avoir brisé le cœur de sa mère en se mariant. La belle-mère a eu beau affirmer qu'elle était très heureuse de leur union la jeune femme ne l'admet point. Pourtant, elle sait que, chaque semaine, son mari et sa mère passent la journée du mercredi en tête à tête, elle trouve, à son arrivée ce soir-là, une corbeille de friandises apportées par sa mère. Et elle persiste à ne plus vouloir paraître en présence de sa mère, parce qu'elle prétend que la grande sensibilité de cette bonne femme ne résisterait pas à la vue de sa petite fille qui s'est donnée à un autre par le mariage.

— Tâche de faire parler la belle-mère, dis-je à Brouillard. Ton histoire me passionne mais, je t'avoue que je m'y perds de plus en plus.

Quinze jours plus tard, Brouillard, curieux comme tous les petits bourgeois, est parvenu à faire la connaissance de la belle-mère et il me déclare tout rayonnant qu'il est en possession du secret.

— J'ai causé avec la belle-mère. C'est une personne extrêmement pondérée et pourtant c'est elle qui est la cause de tous ces malentendus. Elle m'a dit à peu près ceci: « Ma fille est d'une grande délicatesse d'âme, son époux, qui est aussi son cousin, est un jeune homme très raffiné et même un peu efféminé. Il ne peut supporter les heurts, ni les malentendus. Au moment de leur mariage, comme ma fille tenait à conserver des intérêts importants que possède notre famille dans une grande fabrique de chaussures, et parce que son mari, détenteur des principaux titres, ne pouvait sans une souffrance intolérable s'occuper d'affaires, elle eut, sur mon conseil, l'idée de le ligoter au lit et de l'empêcher pendant quelques jours de retourner à son travail. Nous pensâmes que ce moyen violent était le seul qui pût justifier à ses propres yeux le jeune homme de se livrer désormais à une vie inactive. Quand il se fut résigné à cette violence, qui a coûté à moi et à ma fille bien des larmes, puisque nous aimons beaucoup notre Albert, il constata que sa femme l'avait à jamais libéré des soucis d'affaires et en éprouva un vaste soulagement. Entre temps, ma fille avait pris au bureau la place de son mari et s'acquittait fort bien de cette tâche qui s'ajuste merveilleusement à son caractère primesautier.

« Pourtant ma fille est très sensible. Bien qu'elle m'aime beaucoup et qu'elle souffre de ne plus me voir,

je sais qu'elle souffrirait davantage à ma vue, surtout si je la voyais en présence de son mari. Elle ne peut s'empêcher de penser en effet, lorsqu'elle me voit, que son mari est un être inférieur, diminué en quelque sorte, par un genre spécial d'agoraphobie qui menaçait de devenir délirante au cours des derniers mois de leurs fiançailles.

« Le seul fait de me voir lui rappelle cette cruelle infirmité de celui qu'elle aime plus que tout au monde. D'autre part, elle laisse croire à son mari que, vu ma grande sensibilité (nous sommes tous très sensitifs dans notre famille), je ne puis me consoler de savoir qu'elle a quitté sa mère pour se donner à une autre personne.

« Enfin, et c'est là la raison la plus profonde de notre apparente rupture, ma fille ne pouvant absolument pas me voir en présence de son mari, et travaillant tout le jour, ne saurait trouver un moment pour me rencontrer, sans exciter les soupçons de son mari, qui serait menacé de retomber dans des pensées déprimantes, s'il soupçonnait seulement que nous puissions nous concerter en son absence pour faire son bonheur comme on fait celui d'un grand enfant.»

Voilà à peu près ce que j'ai retenu, déclara Brouillard. C'est décidément la belle-mère qui a raison. C'est une explication un peu compliquée, mais plausible.

— Certes.

— Pourtant, ma femme prétend que c'est la belle-mère qui radote, mais les femmes dans ces matières-là...

— Moi, je ne comprends plus rien du tout.

— Ainsi tu ne crois pas à l'explication de la belle-mère.

— Oui et non. Je ne comprends rien, c'est clair. Essaie encore une fois de faire causer le garçon. Il y a des chances que ce ne soit pas lui qui est fou, puisqu'il n'accuse de folie ni sa femme, ni sa belle-mère. Tu dis qu'il n'a pas l'air malheureux ?

— Lui. Pas du tout. Il est gai comme un pinson. Il chante tout le jour en grillant des cigarettes et en berçant le mioche de trois ans qu'ils ont adopté.

— Voilà. Tu vas t'arranger pour parler net au jeune homme. A-t-il l'air robuste ?

— Oui. Il est frêle, mais solide.

— A-t-il des tics ?

— Non.

— Il est gai, il est solide, il n'a pas de tics. Nous avons bien des chances qu'il soit sain. Tu vas donc lui répéter mot pour mot les versions de sa femme et de sa belle-mère. Au besoin, apprends par cœur tout ce qu'il te dira et viens m'apporter cela tout chaud. Entre deux verres de rhum, nous jugerons définitivement la cause et au besoin nous ferons interner qui de droit. Il ne doit y avoir qu'un fou dans toute cette affaire.

* * *

Notre rencontre avait été fixée pour le samedi soir. Brouillard devait avoir son entrevue avec le jeune homme dans l'après-midi. Ce jour-là, en effet,

son bureau chômait, tandis que la jeune femme se rendait au sien comme d'habitude.

A six heures, je l'attendais. Nous devions souper ensemble. J'avais mis la table, un peu plus élégamment que d'habitude, dans ma garçonnière. Deux verres et des cigares nous éclairciraient au besoin les idées.

Brouillard ne tarda pas à arriver.

— Tout est clair enfin, me dit-il en entrant.

— Tant mieux! Conte-moi ça.

— D'abord, le jeune homme m'a écouté sans mot dire. Il n'a pas manifesté la moindre nervosité, ni la moindre surprise. Quand j'ai eu fini, il m'a dit simplement: « Je savais tout cela.» Puis, avec un effort, il a murmuré: « Je ne voulais pas parler, mais puisque vous vous intéressez tant à mon sort, je vais vous dire l'exacte vérité. Promettez-moi toutefois que jamais vous n'en soufflerez mot à ces deux pauvres femmes.

« Voici. Elles étaient mes parentes, vous le savez, même avant mon mariage. Comme mon père, que ma tante a beaucoup aimé, a sombré précocement dans la névrose, à la suite d'une crise d'agoraphobie, ma tante — qui a été aussi ma tutrice — a toujours craint pour moi semblable malheur. Elle m'a entouré dès mon jeune âge, (j'ai perdu mon père et ma mère quand j'avais six ans) de toutes sortes d'attentions.

« Ma cousine, qui est devenue depuis ma femme, a malheureusement été mise au courant des craintes de sa mère à mon sujet, et cela depuis des années. Nous avons grandi ensemble. Nous nous sommes

aimés d'amour depuis l'âge de quinze ans. Au début, ma tante s'est opposée à notre mariage; puis elle l'a accepté volontiers. Ma femme, au temps où elle n'était que ma cousine, a cru à une sorte de jalousie chez sa mère. Elle a pensé que celle-ci ne voulait pas donner sa fille à un autre par une sorte d'égoïsme maternel qu'on rencontre parfois dans les romans. (C'est le jeune homme qui a fait cette remarque, m'assure Brouillard.) Or, la véritable raison de ma tante c'est la crainte chez moi d'une maladie mentale héréditaire. Je dois avouer en effet que j'ai donné plus d'un signe d'agoraphobie. Bien que bénigne chez moi, cette crainte des foules peut devenir en effet pernicieuse et me conduire à la folie. Plus ma tante, lorsqu'elle s'opposait au mariage, insistait sur la vraie raison, plus ma femme croyait que cette raison n'était pas la vraie. N'a-t-on pas l'habitude de mettre de l'avant les fausses raisons et de cacher les vraies?»

— Diantre! Ce jeune homme est pénétrant, m'écriai-je, sachant que cette réflexion ne pouvait venir de Brouillard, qui s'acquittait d'ailleurs admirablement de sa besogne de dictaphone.

« Finalement, ma tante consentit à notre mariage, à la condition expresse que nous ne demeurions pas avec elle. Elle nous installa à ses frais ici et, comme elle savait que l'état de santé de sa fille ne lui permettrait pas d'avoir des enfants, elle nous fit promettre d'en adopter un après quelques mois de mariage.

« Venons maintenant à l'affaire des menottes. C'est moi qui vous en ai parlé le premier parce que

je me doutais que vous finiriez par connaître ma belle-mère et qu'elle en ferait état devant vous ou devant votre femme. Au vrai, il n'y a jamais eu de menottes; et c'est de plein gré que j'ai accepté de demeurer à la maison pendant que ma femme s'occuperait du bureau. Je ne vous ai jusqu'ici que peu parlé de ma femme mais quelques explications s'imposent à son sujet.

« Ma femme a besoin de beaucoup d'activité. Elle a été élevée à la manière de Clara d'Ellébeuse. (Ici, Brouillard esquisse un geste vague pour signifier qu'il ne sait décidément pas de quoi il s'agit). Cette éducation romanesque et enclose que ma tante lui a imposée en a fait une jeune femme extrêmement sensible et sentimentale. Sa sollicitude et son amour à mon égard ainsi qu'à l'égard de sa mère sont si inquiets que je craindrais par-dessus tout de contrecarrer ses visées charitables à notre endroit.

« Croyant d'une part que sa mère est jalouse de moi, me voyant d'autre part menacé d'une maladie terrible, alors qu'au fond elle me paraît de nous trois la plus en danger, elle veut à tout prix écarter les malheurs qu'elle redoute des deux êtres qui lui sont chers.

« C'est alors qu'elle m'a supplié de lui abandonner mon poste au bureau. Sachant qu'elle est fort intelligente et plus experte que je le suis en affaires, j'ai pourtant fait mine au début de m'opposer à son désir. J'ai surtout insinué que cela dépassait les limites du dévouement normal d'une épouse à l'égard de son époux. Je me suis finalement laissé convaincre, lors-

qu'elle m'a assuré que cette solution s'imposait, surtout dans l'intérêt de sa mère dont la sollicitude à mon endroit s'inquiétait de ma propension à la crainte des foules. J'ai voulu laisser à ma femme, a-t-il ajouté textuellement, la sensation de sa belle âme. De cette manière, étant parfaitement satisfaite d'elle-même, elle sera en sûreté contre des craintes et des remords qui pourraient à la longue la conduire à la folie; car la folie est un problème qui se pose pour chacun des membres de notre famille.

« Je termine par l'explication définitive en ce qui concerne ma tante. Elle a été très ébranlée jadis par la catastrophe qui lui a ravi dans la personne de mon père un frère qu'elle aimait beaucoup. Son propre mari est mort accidentellement, quand j'avais une dizaine d'années. Tous ces chagrins, ajoutés aux soucis d'une âme trop fragile et trop sensible, ont poussé ma femme et moi à lui laisser croire que ma femme en effet a dû me faire violence pour m'empêcher de retourner à mon travail et pour me faire accepter le genre de vie qui est le mien dans un ménage d'ailleurs des plus heureux.

« Ma femme et moi nous sommes pleinement d'accord sur plusieurs points, à savoir qu'il faut laisser à ma belle-mère l'illusion que j'ai été comme domestiqué et séquestré. Cela permet à ma belle-mère de m'estimer et surtout de me plaindre. Rien ne fait plus de bien à une femme maladive qu'une pitié à exercer. En second lieu, notre supercherie permet à ma belle-mère de poser en martyre de l'amour maternel vis-à-vis d'elle-même. Croyant que sa fille ne pourrait

supporter sans danger nos présences conjointes, elle se prive de voir sa fille: ce qui la grandit à ses propres yeux. En même temps, elle se dévoue pour moi qui suis, d'après elle, son bourreau involontaire, en raison de cette excessive fragilité cérébrale qu'elle me prête; cela déclanche chez elle, avec plus de force encore, le complexe de l'héroïsme vécu, et cela suffirait au bonheur d'une femme moins avide qu'elle de renoncements acceptés.

« En dernier lieu, ma femme préfère ne pas voir trop souvent sa mère; parce que sa mère, je le répète, s'est longtemps opposée à notre union et que ma femme persiste à croire que sa mère, si elle ne se détache pas absolument de sa fille par une longue absence, n'arrivera pas à se libérer d'une certaine jalousie qu'elle éprouve à mon égard et qui, à la longue, risquerait de l'aigrir contre moi.

« C'est ainsi que ma belle-mère, privée de sa fille, non pas à cause de notre amour conjugal, mais à cause d'un concours de circonstances qu'elle croit diriger, me considère avec beaucoup de sollicitude et de tendresse, en même temps qu'elle se détache peu à peu de sa fille. Le tout, en ayant l'heureuse illusion de se dévouer absolument pour notre bonheur.»

— Si j'ai bien retenu, voilà l'essentiel de ce que m'a dit le jeune homme. N'est-ce pas que c'est lui qui a raison? Coincé entre deux femmes trop nerveuses, pour avoir la paix, il s'est condamné à la réclusion. S'il y a un héros dans tout cela, c'est lui.

— Mon vieux Brouillard, tout est à recommencer. Je crois que si nos trois personnages sont fous — ce

que j'hésite à penser — le plus fou des trois, c'est le jeune homme. En tout cas, je donne ma langue au chat. Notre dernière chance — je t'avoue qu'elle est mince — repose sur une intervention de ta femme. Il faut qu'elle obtienne de la jeune épouse une relation plus complète que les bribes obtenues autrefois. Quand nous serons en possession des trois versions, nous verrons bien s'il n'y a pas, dans l'une ou l'autre, quelque faille révélatrice.

— Ainsi, tu n'admets pas le récit du jeune homme. Je t'avoue qu'il me satisfait pleinement. Il va jusqu'à s'accuser lui-même. Un vrai fou ne concède rien. Remarque que les deux femmes se sont plus ou moins accusées mutuellement de folie, qu'elles ont toutes deux parlé de troubles mentaux du jeune homme, mais que nulle d'entre elles n'a un seul instant admis qu'il pouvait y avoir quelque chose d'anormal dans sa propre conduite. Pourtant, il y a de l'anormal. Donc...

— Tu raisonnes trop bien, mon pauvre Brouillard. Mon instinct me dit que notre affaire est plus compliquée que cela. En tout cas, tâche d'obtenir par ta femme une dernière expérience.

— J'essaierai. Bonsoir.

Je demeurai plusieurs heures à songer à cette étrange histoire; et je n'étais pas plus avancé quand je me couchai.

* * *

Une semaine plus tard, Brouillard m'arrive plus radieux que jamais.

— Enfin, tout s'éclaire. Si tu savais comme c'est simple. C'est la jeune femme seule qui est folle, et c'est le mari qui a raison.

— Bon. Cette fois, je t'interromps avant de commencer. Faisons un bilan consciencieux. Au début, tu pensais que la jeune femme était jalouse simplement. Après la première rencontre de ton épouse avec la jeune femme, le jeune homme était d'une complexion cérébrale délicate. Tu causes avec la belle-mère. Elle t'apprend que le jeune homme est menacé d'agoraphobie, et que sa fille est d'une excessive sensibilité. Bon. Tu fais causer le garçon: il se déclare agoraphobe, mais il avoue que sa femme et lui rusent charitablement avec la belle-mère, qui est très sensible — tout le monde est d'une sensibilité extraordinaire dans cette famille. Le jeune homme t'affirme même que la plus menacée de folie est la jeune épouse, que d'ailleurs il aime tendrement. Tout cela est-il exact ?

— Oui.

— Bon. Maintenant, c'est au tour de la jeune femme seule d'être folle; et c'est elle qui l'affirme. Moi, je le nie avant toute explication. Ça manque de solidité, ce n'est pas scientifique. On n'accepte pas le témoignage d'un fou, surtout en matière de folie.

— Mais quand le fou avoue, ne cesse-t-il pas d'être fou ?

— Concédé; mais alors ta nouvelle thèse est en ruines. La jeune femme soutient que c'est elle, et elle seule, la folle. Ne vois-tu pas qu'elle n'est pas folle ? C'est ton propre argument que je rétorque.

— Diable!

— Il n'y a qu'une solution, mon vieux. Devenons hégéliens. Hegel est un philosophe qui soutient que les contradictions se complètent. La thèse appelle l'antithèse. On n'a plus qu'à faire la synthèse. La voici. Ou nos trois personnages sont fous ou c'est nous deux qui sommes fous. Ou bien ils ne sont pas fous et ils nous mystifient, avec une habilité consommée; et il n'y a personne de fou. Nous ne sommes l'un et l'autre que naïfs. Ou ils sont fous et nous aussi avec eux, et tout le monde avec nous deux. Je t'avouerai que cette dernière hypothèse, puisque nous en sommes au vocabulaire en « èse », est la plus séduisante. Je dois enfin te concéder que ces disjonctions sont très incomplètes — tu te souviens des lois de la disjonction! — et qu'il y a une foule d'autres possibilités, combinaisons et arrangements qui relèvent directement du binôme de Newton et dont il convient de demander le nombre exact à quelque mathématicien.

Brouillard veut bien rire de mes divagations, mais je sens que sa curiosité l'emporte et qu'il exige que nous continuions d'approfondir le cas concret.

— Pardonne-moi cette digression. Qu'a dit la jeune femme ?

— Elle a dit que sa mère, bien qu'elle ne sache pas que l'histoire des menottes est fausse, est complètement d'accord avec son neveu — qui est aussi son gendre — pour protéger, contre la mélancolie dont elle est menacée, la jeune femme.

— Ah! Tu vois que c'est Hegel qui a raison. Les contraires et les contradictoires, c'est tout comme. La synthèse s'en vient donc, puisque l'agoraphobie est le propre contraire de la mélancolie. L'une naît des foules, l'autre de la solitude.

— Tais-toi donc. Avec tes considérations philosophiques, tu me fais perdre le fil. Je disais que la jeune femme est la seule folle et qu'elle le sait. Tout le reste s'explique simplement. Elle donne le change à son mari: ne feint-elle pas de craindre pour lui l'agoraphobie? Il croit qu'elle est dupe et que le dévouement qu'elle manifeste en prenant sa place lui fait du bien. Au vrai, elle avoue que son état s'améliore depuis qu'elle se livre à ces occupations. Elle s'est soumise, sur le conseil de sa mère et de concert avec son mari à la pseudo-imposition des menottes, dans l'espoir de faire croire à sa mère que c'est le mari qui est menacé et lui qu'il faut protéger. Le mari s'est prêté à ce manège de fort bon gré; il ne voudrait en rien chagriner sa femme et accroître son penchant à la mélancolie. La belle-mère sait d'ailleurs fort bien que c'est sa fille qui est atteinte au cerveau; mais elle entre dans le jeu, en partie pour se raccrocher à des espoirs illusoires d'une guérison de sa fille, en partie parce qu'il lui plaît assez de substituer un chagrin imaginaire (l'inquiétude au sujet de son gendre), au chagrin réel qui la ronge, à savoir la folie de sa fille. Quant aux menottes, c'est la mère qui les a conseillées; elle croit que sa fille les a réellement appliquées et elle espère que cet acte d'énergie dont, tout le reste de l'histoire n'est que le prolongement, rendra à sa fille

assez de confiance en elle-même pour lui créer à la longue un subconscient de femme forte qui la libérera des phantasmes déprimants.

« Ici, continue Brouillard, ma femme n'a pu s'empêcher d'avouer à la jeune femme que j'avais fait parler le fils et la mère et que les versions étaient complètement divergentes de sa propre version. La jeune femme a demandé à ma femme de lui fournir les explications des deux autres parties. Quand ma femme eut terminé, la jeune femme, avec un sourire d'une grande douceur, a simplement dit: « C'est bien cela. Ils rusent tous les deux pour éviter que mon mal s'aggrave. Quelle charité est la leur! Tout ce qu'ils vous ont dit est exact à leur point de vue et ils n'ont pas voulu vous mentir. Ils faussent cependant la perspective, et c'est parce qu'ils ne veulent pas trop souffrir de notre vie bizarre.»

— C'est tout?

— Il me semble.

— Quelques points persistent à me chagriner. Ta femme a-t-elle demandé à cette folle qui s'avoue avec tant de bonne grâce, pourquoi sa mère ne venait jamais chez son gendre qu'en l'absence de sa fille?

—Ah! Oui. C'est le plus curieux. La mère sait que la mélancolie de sa fille s'éveille à la simple vue de celle qui fut la seule compagne de son enfance triste, et elle veut éviter à tout prix la moindre occasion de rechute. Ici, je ne me souviens pas au juste. C'est quelque chose comme ça. De plus, la mère, très sensible et délicate, souffre elle-même de la simple vue de sa fille dont elle tente d'oublier la triste infirmité.

Enfin, la jeune femme a supplié ma femme de ne pas souffler un mot aux deux autres de l'aveu qu'elle lui avait fait. Tu admettras que cette fois, nous tenons un fil solide.

— Me permets-tu de tirer les conclusions ?

— Vas-y! Mais tu dois admettre. . .

— Je n'admets qu'une chose, mon vieux, la complexité du réel. Sais-tu qui a mis des menottes à tout ce monde ? C'est la vie. Je ne crois pas qu'un seul de ces trois êtres soit menteur ni fou. De quoi souffrent-ils donc ? Ils sont trop lucides.

* * *

Brouillard s'est levé. Il n'a pas parlé, il m'a regardé de travers, il a pris son chapeau, il s'est passé la main gauche sur le front, il a mis la main droite sur la poignée de la porte, il m'a inspecté une dernière fois de haut en bas, il m'a dit bonsoir.

DEUXIÈME PARTIE

Anatole Laplante s'évade

ANATOLE LAPLANTE S'ÉVADE

Il y avait un an que Lepic était parti lorsque Anatole Laplante — nous continuerons de nous appeler ainsi — décida d'accepter une invitation déjà ancienne de son oncle, le docteur Trudeau, et d'aller passer quelques mois dans la bonne ville de Québec.

Il devait y découvrir la vie et surtout l'art aux prises avec un tel conformisme qu'il en revint tout ahuri. Lisons plutôt le récit objectif des grandes lignes de son séjour. Il s'est plu à n'en tracer que les contours, et à traduire ses impressions d'une manière aussi impersonnelle que possible.

Mais pourquoi chez Laplante ce départ inattendu ? Que fait donc ce Laplante ? Qu'est-il ? Ne gagne-t-il pas sa vie, comme tout le monde en ce pays ? Ne travaille-t-il ni à l'heure, ni au jour, ni à la semaine ? Laplante — il est temps de le dire — est une sorte de rentier microscopique qui se prépare à gagner sa vie en écrivant. Ses parents, qui sont morts, lui ont laissé une petite rente de quarante dollars par mois. Cela lui permet tout juste de subsister. Pour aug-

menter ses revenus, il bricole de-ci, de-là. Il vit surtout des contrats de traduction qu'une agence de publicité lui renouvelle régulièrement. Surtout, il se prépare à écrire, en écrivant. Avant d'avoir connu Lepic, il se préparait vaguement à quelque chose, mais il avait fini par oublier ce à quoi au juste il se préparait. Il avait voulu se former, s'instruire solidement; parce qu'il avait des loisirs à remplir et des souvenirs à liquider et aussi parce qu'il sentait qu'à la base de tout, il faut mettre une lucidité totale.

A ce moment, il avait définitivement opté pour les écritures. Il en fit de toutes les couleurs. Il en donna et en vendit à toutes les feuilles. On doit l'admettre: c'est quelquefois de cette manière qu'on apprend à écrire. Ne croyons pas trop aux écrivains qui n'écrivent que pour la postérité. Ils finissent par trouver que la vie vaut mieux que la gloire posthume. Enfin, il faut dire que Laplante eût été tout autre, qu'il fût peut-être même devenu avocat et homme d'action sans cette grande peine qui a ravagé les plus belles années de sa vie. . .

* * *

Or, un jour, Laplante se sentit las de Montréal. Était-ce parce qu'il n'en pouvait plus de se passer de Lepic? Étaient-ce les affiches anglaises ou l'argot américain qui le dégoûtaient? Ses traductions suffisaient-elles à son besoin de bilinguisme? C'était tout cela et mille autres raisons obscures: ce qui pousse enfin un homme à s'évader.

« Il faut que je m'en aille, il faut que je m'en aille ». . . Depuis que Laplante a fréquenté Lepic, il est sujet, lui aussi, à ces obsessions d'une phrase qui ne cesse plus de marcher en lui. Il se trouvait donc que cette formule, installée dans sa tête comme une méningite, ne finissait plus de retentir à ses oreilles.

Pendant neuf jours et neuf nuits, il en rêva, éveillé et endormi. Le matin du dixième jour, il se leva, il se rasa. Et il se décida à faire ses malles pour la placide cité de Champlain.

Sommes-nous en face d'un départ bien motivé? Cette évasion vers une parenté qu'il n'a jamais beaucoup fréquentée et qu'il ne connaît guère s'explique-t-elle? Lui qui n'a jamais pu demeurer plus de deux jours à Québec se fera-t-il à l'atmosphère grise de cette capitale remplie certes de passé, mais qui semble si maigre d'avenir?

Voilà les propos que tient sans cesse la sagesse. La vie pourtant n'est pas si sage; et elle procède par à coups, par sursauts. D'ailleurs, depuis que Lepic est parti, la sauvagerie naturelle de Laplante a repris le dessus. Il passe des mois, seul à seul avec lui-même. C'est tout juste s'il adresse la parole à sa maîtresse de pension de la rue Jeanne-Mance. Il lui faut décidément autre chose. Pour qu'il en vienne à aimer définivement le lieu de son habitat naturel, il faut qu'il aille voir comment les choses se passent ailleurs.

Un jour, Anatole Laplante partit donc en train pour Québec, chassé par le souvenir de son ami Lepic, s'évadant à son tour parce que tout lui semblait vide, privé qu'il était d'une présence rayonnante qui avait

transfiguré son existence montréalaise, et pas encore assez affranchi de son inspirateur pour qu'il eût appris à savourer seul le bonheur d'être libre au milieu d'un million d'esclaves.

* * *

Ce que j'ai à dire de Québec plaira peu, j'en suis sûr, à certains Québécois. Ce sera un nouvel épisode dans une vieille lutte. Pourtant, tout Québec n'est pas symbolisé par la famille Trudeau. Puis, il ne s'agit pas de thèse à prouver, mais de vie à raconter. Que les avatars du séjour de Laplante à Québec lui aient plutôt fait voir un côté terne et malencontreux de la vie québécoise, il s'en excuse d'avance auprès des autorités du lieu. Il ne demanderait pas mieux que son oncle, le docteur Trudeau, eût habité, par exemple, Trois-Rivières ou Sherbrooke. Pourtant, dans ni l'un ni l'autre de ces deux derniers patelins, cet honorable médecin et sa famille n'eussent vécu dans des vieux murs qui les expliquent en partie. Certes, il est des maisons prédestinées; et plus d'une colline au monde ne manque pas de certaine forme d'inspiration. J'espère en tout cas qu'on me pardonnera généreusement ce péché que je prends la peine de confesser au moment où je suis sur le point de le commettre, ce qui me semble, dans ma candeur, le comble de la prévoyance.

* * *

Laissons ici la place à notre récit objectif. Voilà comment nous avons voulu fixer l'atmosphère de

l'endroit où nous vécûmes trois mois et comment nous avons choisi de styliser certains événements dont nous avons été témoins et qui ont contribué à nous édifier davantage sur les mille subtilités de la vie bourgeoise. Trêve au bavardage. Ici, commence le récit.

19, RUE DAUPHINE

Mathurin Trudeau naquit, le 14 mai 1887, de Jérémie Trudeau, médecin sans patients, et d'une mère bigote et bornée. Le 14 mai 1917, il introduisit Léonie Lamontagne, sa légitime épouse dans la vieille demeure qu'il avait héritée de son père.

Léonie Lamontagne appartenait à une famille de terriens aventureux, tandis que Mathurin Trudeau n'avait connu que l'atmosphère du Québec petit bourgeois et peu féru d'aventures. Il avait aimé Léonie à cause de sa vivacité, qui faisait contraste avec son propre caractère taciturne. Et Léonie n'avait eu d'autre but en épousant Mathurin que de s'évader de son village natal pour venir habiter la ville.

Des deux côtés, on s'était promis pour s'évader. Mauvais commencement d'hyménée, dirait M. Paul Bourget.

Deux fils naquirent de cette union.

Le premier, Jean, serait médecin comme son père. Quant à Jacques, i ne serait rien du tout, avait tôt constaté Mathurin; et c'était parce qu'il ressemblait

à sa mère. Passe encore qu'une femme soit sémillante et folâtre. Un homme doit être moins gai.

Les deux fils ont maintenant, l'un vingt-trois ans, et celui-ci sera bientôt promu membre de la faculté médicale; l'autre n'a que vingt ans et il persiste à écrire des vers et à peindre.

Jean, au séminaire, puis à l'université, n'a point découvert la vie; il n'a jamais pris contact avec la beauté. Croyant que l'argent achète le succès, en même temps qu'il le sanctionne, Jean Trudeau se pense averti. N'éprouvant point d'inquiétudes particulièrement alarmantes, il est heureux. Vivre, pour lui, c'est progresser en influence, en renom; en somme c'est mener à bien une affaire.

Jacques Trudeau, par contre, est un artiste. La vieille maison aiguë où il est né demeure pour lui une province du rêve. Elle porte le numéro 19, rue Dauphine; et elle est si pittoresque qu'il faut bien la décrire un peu. Elle est bâtie en pierre grise et rugueuse. Son toit de tôle est à pignon. Elle se dresse, haute et étroite, solidement enracinée dans le pavé raboteux. Trois étages surmontent un rez-de-chaussée assez élevé. Deux planchers se hissent sous les combles. Une vingtaine de pièces, dont quelques-unes ne sont point meublées, permettent à l'amateur de songes de multiplier à l'infini ses perspectives.

Jacques Trudeau a baptisé les pièces de noms connus de lui seul. Selon son humeur, il monte à la chambre du désir, à celle du rêve, à celle du soleil. Cette dernière est éclairée par une lucarne vers l'Est et par une sorte de haute meurtrière donnant au Sud.

Il y a beaucoup de livres chez le docteur Trudeau. Il y a aussi des toiles. Les chambres les plus dégarnies sont munies de vieux tableaux parmi lesquels on remarque un original de Murillo et plusieurs bonnes copies des maîtres de la Renaissance. Ce n'est pas que le docteur Trudeau soit un liseur ni un amateur d'art. Ces « vieilleries », comme il dit, lui viennent de son père qui, jeune médecin, a acheté la maison, le mobilier et la clientèle d'un vieil original qui l'a précédé dans ces murs, le docteur Casgrain.

C'est à regarder les toiles et à fouiller dans les livres que Jacques Trudeau s'est déraciné du transitoire. Comme son père est volontiers généreux, quand il s'agit d'achats qui gardent les fils à la maison, il s'est peu à peu composé une bibliothèque remarquable où les livres d'art tiennent une place considérable.

Jean n'a pratiquement jamais vu les toiles. Quant aux livres, il n'a lu que ceux dont on lui a parlé au séminaire. Il ignore cette bizarre et sans doute satanique curiosité des esprits chercheurs.

Au moment où nous en sommes, Jacques venait d'échouer aux épreuves du baccalauréat. Il s'était inscrit à l'école des Beaux-Arts.

Le docteur Trudeau préférait Jean. Sa femme aimait mieux Jacques. Eux qui ne s'étaient jamais querellés dans leurs premières années de mariage avaient commencé de s'opposer le jour où la personnalité des deux enfants s'était éveillée. Dès l'âge de six ans, Jean avait sa banque et des bonnes notes au « Jardin de l'Enfance ». Jacques, bien qu'il n'eût alors que trois ans, s'affirmait déjà autoritaire dans

ses allures et jaloux de l'amour maternel. Il n'aimait point voir Jean sur les genoux de sa mère. Cette femme, si gaie, si belle et si douce, il la voulait toute pour lui. Jean devait être le fils à papa. Jacques comprenait déjà cette nuance.

Puis, ça avait été l'âge ingrat des deux. Jean avait grandi, s'était déhanché, étiolé. Les jeux violents ne l'intéressaient pas. Il avait passé par une longue période de morosité d'où il s'était établi dans une sorte de virilité grise. Au physique, il offrait le spectacle d'un grand corps maigre aux épaules arquées.

A la même époque, Jacques avait grandi, lui aussi. Il était devenu un beau et robuste jeune homme. Des traits réguliers, un teint d'une blancheur mate que des cheveux très noirs accentuaient encore. Des yeux bleus, des yeux de peintre et de poète faits pour pleurer et pour rire. Tel était Jacques. Pourtant, il était inquiet, il n'était pas heureux. Et cela pour mille raisons confuses. Sa mère, qu'il aimait beaucoup, ne le comprenait pas plus que son père. De celui-ci, il n'attendait rien et ne souffrait pas de ne rien recevoir. Il avait faim de la compréhension de sa mère; il la sentait plus difficile de jour en jour.

Léonie Lamontagne était instruite pourtant et plus raffinée que d'autres. Pourquoi donc ne comprenait-elle point? Elle était d'une autre génération, de celle qui a précédé l'époque des tourments. Surtout, elle n'était point née dans la vieille maison. Cette paysanne avait des instincts de marquise du XVIII^{e} siècle. Sa frivolité, plus apparente que réelle, s'alliait à un robuste bon sens et à une piété

sans profondeur, mais non sans solidité. Elle avait élevé ses fils chrétiennement. Le père, plus austère, fréquentait la congrégation des Jésuites. Elle, se contentait de la grand'messe et de la communion bi-annuelle; mais elle avait ses œuvres.

* * *

C'est à cette époque qu'Anatole Laplante entra dans la vie des Trudeau. Il connaissait la famille pour l'avoir rencontrée quelquefois à Montréal. Il avait même fait un bref séjour dans la vieille maison, quelques années auparavant, au cours d'un voyage de vacances. Il savait qu'il serait là comme chez lui, que sa tante Trudeau le traiterait comme un de ses fils.

Laplante avait élu domicile dans une des pièces du troisième, l'étage de Jacques. On avait dû transporter sous les combles une partie du bric-à-brac de vieux meubles et de curiosités anciennes qui peuplaient cette chambre, la chambre du rêve précisément.

Le soir de son arrivée, Laplante, après un souper lourd et copieux, s'était installé dans ce qui allait être son logis pour quelques mois. Penché sur le rebord de l'étroite fenêtre, il regardait « l'Anglo-Pulp » en face, paisiblement endormie sous les lumières électriques qui, au loin, semblaient abolir la rivière Saint-Charles et rejoindre les phares qui s'échelonnaient dans toutes les directions vers de mystérieux itinéraires.

Que serait cette vie nouvelle qu'il avait voulue? Il quittait Montréal et il venait s'enfouir temporairement dans cette ville inconnue, parce qu'il lui avait plu de rompre avec une atmosphère qui l'ennuyait et le blessait tout à la fois. Trouverait-il la solitude, la vraie, celle qui lui permettrait de se mieux connaître, de se posséder enfin, loin des entraves d'un monde superficiel?

Les maisons de ville ont une lourdeur et une solennité que le décor champêtre enlève à celles de la campagne. Lui, qui croit aimer beaucoup les vieux murs, se sent à l'étroit, ce soir, dans la haute demeure du Québec à mi-côte. Il n'est pas syntonisé avec l'atmosphère de province. Le lieu de sa demeure habituelle, c'est la claire maison montréalaise. Il est plus bourgeois qu'il ne croyait; au point de se sentir mal à l'aise dans une maison bourgeoise de Québec.

* * *

Au début, il fréquente un peu le monde québécois. Les Trudeau le font entrer dans le cercle de leurs amis. Des gens bien, presque tous fonctionnaires. Un peu ennuyeux et si prudents. Laplante va quelquefois en soirée avec Jean, pour se montrer aimable. Il n'apprécie guère le sérieux, un peu terne à son goût, de ce grand garçon posé, systématique, de jugement froid. Exact dans les questions de métier, pouvant défiler de mémoire tous les os du corps humain et indiquer la thérapeutique précise de chaque maladie, Jean se découvre assez borné dans tout ce qui a trait aux impondérables, aux âmes. Il est un mécanicien

du corps humain; il croit à l'âme, mais il la traite comme une absente.

En dehors de la médecine, il n'y a rien. La politique, la philosophie, les lettres, les arts ne l'intéressent pas profondément. Il se contente à ce sujet des rudiments acquis au séminaire. S'il est studieux, c'est qu'il est né homme d'ordre. Les résultats seuls comptent pour lui. Il était flatté d'arriver premier au séminaire. A l'université, il a continué de décrocher, bon an mal an, prix et médailles. Cela lui suffit. Puis, il faut savoir son métier, si on veut réussir dans la vie.

Au collège, ses dissertations froides et exactes, lui ont valu la réputation d'écrivain. Il écrit posément, précisément. Il est toujours clair, parce qu'en lui rien ne s'implique. Il dit tout avec la fausse simplicité de qui n'a rien à dire. D'ailleurs, il n'a jamais écrit de sa propre initiative. Il faisait bien ses devoirs, voilà tout. Maintenant, quand il écrit des lettres — il les écrit assez longues — il décrit volontiers les moindres événements, il pourrait indiquer jusqu'à la couleur des poignées de porte des chambres d'hôtel.

Esprit synthétique et sec, il possède sur toutes les questions une sorte de schéma qu'il pourrait développer en dix minutes. Ce sont les conclusions auxquelles l'expérience universelle s'attache. Il croit aux proverbes courants et aux institutions assises.

* * *

Peu à peu, Laplante se rapproche de Jacques. Il découvre avec joie un véritable artiste dans cet

adolescent attardé qui affiche une désinvolture de gavroche et qui n'est au fond qu'un grand enfant timide et tendre, assoiffé d'une compréhension qu'on lui a toujours refusée. Et c'est parce que, peut-être, il a rebuté, sans le savoir, toutes les avances. Jacques en effet n'est point simple. Comme chez tous les artistes et, malgré qu'il soit fort lucide sur plus d'un point, il y a des coins d'ombre, inconnus de lui-même, dans son être. Il se donne aussi vite qu'il se reprend. Il est tour à tour aimable, boudeur, enjôleur. Il semble un de ces inquiets qui sont condamnés à courir toute leur vie après un bonheur inaccessible.

La grande crise de Jacques, sa crise la plus tragique, est la lutte pour l'art. Certains jours, il arrive chez Laplante enfiévré, plein de joie, brandissant un carton où il a copié heureusement le dessin d'un tableau de Degas ou de Cézanne. Parfois aussi, il apporte ses propres croquis au crayon de couleur. Déjà, il possède le sens de l'harmonie. A côté d'indiscutables gaucheries, des mouvements heureux parcourent le papier, le font frémir aux regards sans préjugés. Des arabesques lumineuses éclatent en tons agressifs. Nulle transition dans les essais de Jacques. Tout est spontané, jeune, dissonant à plaisir.

D'autres jours, c'est le découragement le plus noir.

« Je n'ai nulle inspiration. Je ne serai jamais qu'un faiseur de croûtes, gémit-il. Je ne trouve rien. Mes meilleurs croquis ne sont que des réminiscences. Je n'ai pas une idée, rien à moi.»

Laplante, qui se passionne lui-même pour l'art et les artistes, a beau lui expliquer avec preuves à l'appui que les plus grands ont passé par là, que Van Gogh lui-même a rêvé de détruire ce qu'il avait peint, Jacques n'est pas rassuré. Il veut tout lâcher, apprendre un métier.

« Mieux vaut un bon soulier qu'un mauvais tableau. J'ai envie de me faire cordonnier.»

Laplante ne trouve pas toujours la réponse adéquate. Il sait bien par les livres que les plus grands artistes ont eu leurs découragements, mais les mauvais rapins peut-être ont eu honte eux aussi, à certaines heures. Il ne se connaît pas assez en art pour affirmer à son ami d'une manière irréfutable la valeur de ses esquisses.

— Mais des connaisseurs te disent que tu as du talent.

— Ce n'est que pour m'encourager. Puis, je ne veux pas avoir de talent. Il me faut du génie ou rien. J'exècre le talent. A quoi bon s'esquinter s'il ne faut monter que jusqu'à Bouguereau ?

— A ce compte-là, résigne-toi à faire fortune et peins des croûtes, de conclure Laplante en riant.

* * *

Laplante — qui est pourtant loin d'être porté aux confidences — devient si intime avec son cousin Jacques qu'il lui parle même de Charles Lepic. Cet artiste de la vie intéresse, au début, le jeune artiste peintre. Laplante doit promettre que si jamais Lepic

revient il lui demandera de poser en pied pour Jacques. Cette promesse n'engage à rien, grâce à Dieu; car Laplante sait bien que Lepic n'est pas homme à poser. Il lui faudrait pour cela s'arrêter, ne fût-ce qu'un seul instant; et c'est une chose dont Lepic est incapable.

Causer de Lepic avec son cousin Jacques amène Laplante à retrouver, à Québec même, la présence de son ami. Voilà qu'il se plaît à s'imaginer les réactions du supervivant face aux habitants de la nécropole. A Québec, seuls les tout jeunes gens vivent; le reste de la population est complètement conformé, n'attend que des mots d'ordre, ne raisonne que par proverbes. Certes, il y a des exceptions. . . mais elles ne sont là que pour souffrir et confirmer la règle.

A d'autres moments, l'esprit systématique de Laplante s'amuse à des échafaudages idéologiques à la manière de Barrès. La raison profonde du titre qu'il a donné à cette tranche de son récit est peut-être une raison barrésienne ou balzacienne, à moins qu'elle ne provienne de ce bon Taine.

Pour Laplante, c'est la vieille demeure qui a pétri les âmes de ses différents habitants. La mine grise du docteur — qui est né dans la maison et s'y est ajusté sans coup férir — dépend de ce passé terne et statique auquel elle se rattache. L'allure d'oiseau effarouché de son épouse provient d'une mauvaise adaptation à un habitat trop lourd pour cette tourterelle amoureuse et sautillante qui eût dû vivre dans une légère maison moderne ou dans un pavillon du

XVIII[e] siècle, parmi des tableaux de Fragonard et de Watteau.

Le cousin Jean n'a pas su découvrir la poésie des vieux recoins et il a érigé sa pétrification personnelle sur les assises de celle de son père. Une atmosphère grise a fait de lui un personnage gris. Quant au cousin Jacques, voilà qu'il a su spontanément comprendre le passé, la poésie qui se dégage, victorieuse, des hautes et belles boiseries de la maison, des poutres ornées du plafond, de l'élan gracieux de la pierre qui s'élève à soixante pieds dans les airs et que l'épaisseur des murs ne parvient pas à alourdir.

Elle est fière et svelte, la vieille maison, et elle témoigne des jours glorieux où l'on construisait pour cinq cents ans. Elle est faite pour abriter des âmes fortes, des âmes jeunes, des âmes tournées vers l'avenir qu'elle ose elle-même envisager avec assurance.

LE QUÉBEC À MI-CÔTE

Un après-midi d'août chez les Trudeau, Anatole Laplante étant présent et muet. Il fait une chaleur étouffante. Québec reluit au soleil, du haut de ses clochers et de ses toits. Toute la population indigène somnole dans les vieilles maisons fraîches.

— Quand pars-tu pour la gloire ?

— Hein!

— Oui, pour la gloire. C'est Jacques Trudeau qui parle ainsi à son frère Jean. Jacques poursuit évidemment un de ses rêves habituels. Leur mère tricote et sourit à l'air ébahi de Jean.

— Mon vieux, je ne pars jamais pour la gloire.

— Tu as tort. Cet après-midi, j'ai passé deux heures à Notre-Dame-des-Victoires, en face du Rubens. J'étais parti pour la gloire. Je n'ai jamais été aussi heureux. J'avais tellement perdu conscience qu'en sortant j'ai failli me laver les mains dans le bénitier.

— Ha! Ha! Ha! Et le rire encore jeune de Léonie Lamontagne retentit en notes joyeuses dans les vieux murs.

— Tu trouves cela drôle, maman, soupire Jean en haussant les épaules.

— Pourquoi pas! Il est si distrait, ce pauvre Jacques.

— C'était plus amusant quand il n'avait pas vingt ans.

— Mon cher, ne t'inquiète pas. Tu n'auras pas à me faire vivre. Je saurai me suffire avec mon art.

— Sérieusement, tu penses à vivre d'art.

— Mais oui, d'art et d'air pur, et d'amour, et de soleil...

Jean, qui n'est point subtil, se demande si le ton d'exaltation avec lequel ces derniers mots furent prononcés est d'un fou ou d'un humoriste. Il reprend:

—As-tu songé au moins à une carrière qui te permettra de te livrer à tes fantaisies et t'assurera la vie ?

— Ma fantaisie, comme tu le dis, sera ma vie. Ne faut-il pas tendre à se réaliser dans la ligne de son destin et de ses goûts ? Tu étudies la médecine parce que tu aimes cette carrière, je suppose ?

— Sans doute, sans doute, mais aussi parce que c'est un métier lucratif.

— Oh! Je t'avoue que je ne pense pas si tôt au lucre. Pour moi, il n'est qu'une valeur; c'est la valeur. Aimons-la. Tout le reste suit. Ne trouves-tu pas qu'il est inélégant de supputer en dollars les maux de tes patients à venir ?

— Je les soignerai. Ils me paieront. Voilà. Tu n'es bon qu'à tout compliquer.

— Vous avez raison tous les deux, n'allez pas vous quereller à la fin. Et Léonie Lamontagne-

Trudeau, sentant que le débat risquait de s'envenimer, l'interrompit en attirant vers elle son fils Jacques qu'elle affectait de traiter comme un petit garçon étrange. Ce tact superficiel eût suffi à apaiser les aigreurs sourdes de Jean, il ne suffisait pas à Jacques, qui rêvait entre sa mère et lui d'une compréhension totale. Combien il eût préféré, à la souplesse diplomatique de cette femme qui avait appris le monde, le rude bon sens d'une simple femme du peuple!

Maintenant, il regardait sa mère s'agiter dans la pièce ancienne, véritable anicroche de gaieté champêtre dans ces murs où les pensées et les réflexes de ceux qui y étaient nés affectaient volontiers une tournure plus profonde ou plus lente.

Jean avait pris pour lui la lenteur à se décider, à s'engager, la prudence grise. Jacques s'était approprié le goût de connaître le monde par l'intérieur. Leur mère n'était qu'un papillon égaré dans la cage du sec docteur Trudeau.

Celui-ci justement montait pesamment à l'étage, ses consultations terminées. Tout le jour, il avait reçu des patients éplorés, dans son bureau du rez-de-chaussée, où tout était humide et sans grâce.

* * *

Le docteur Trudeau était loin d'être un savant. Sa mine terne et son air consciencieusement chagrin lui donnaient les allures du sérieux. De fait, il n'ouvrait plus un livre. Son art était aussi court que purement empirique. L'endocrinologie le faisait sourire

de pitié. Depuis des années, il prescrivait à ses convalescents le même tonique implacable, à base de noix vomique et de pepsine.

Cela ne l'empêchait pas de posséder une bonne clientèle, surtout dans la partie haute de la ville. Le peuple est plus perspicace que la bourgeoisie. Plus facilement aussi, il fait confiance à la jeunesse et rompt avec les réputations sans assises. Disons tout simplement que le peuple est plus jeune que la bourbeoisie. Ou plutôt, le peuple, le vrai peuple ne serait-il pas aristocrate ? Sa finesse native, non contaminée par le conventionnel et les grimaces, lui permet de voir plus juste et plus clair que le bourgeois moyen.

Jacques Trudeau savait comprendre le peuple et lui parler. Le docteur et son fils Jean n'étaient à l'aise qu'en société. Conformistes, il leur fallait sans cesse l'appui de la convention. Décidément, Jacques tenait beaucoup de sa mère, mais celle-ci ne pouvait pas comprendre que ce qui vivait en son fils à l'état lucide était une maturation lente de ses virtualités spontanées à elle. Le mariage avec le docteur Trudeau, s'il n'avait pas détruit la vivacité de Léonie, l'avait suffisamment comprimée pour qu'elle ne sût point compatir à qui souffrait consciemment ce qu'elle avait souffert sans apprendre à le nommer.

La situation menaçait de se tendre encore davantage entre Jacques et Jean depuis qu'ils avaient fait la connaissance de Juliette Martineau. Cette fille du richissime négociant, Jean l'avait élue, sans même la regarder, comme le type de la jeune fille intéressante. Voilà le genre de parti qu'il lui fallait. Elle

s'était trouvée sur son chemin avant d'autres. Autant celle-là tout de suite. Ça lui épargnait des recherches.

Il sortait beaucoup avec Juliette. Ensemble, ils fréquentaient les thés, les soirées. Sans doute, tous deux sortaient aussi avec d'autres, mais on les croyait plus liés qu'ils ne voulaient le laisser voir.

Parfois, Jacques s'amusait à faire un brin de cour à l'amie de son frère. Et celui-ci, sûr de lui,— n'avait-il pas toujours réussi dans ses thèmes ? — ne s'en offusquait guère. Ces derniers temps, toutefois, il avait remarqué que Juliette devenait blagueuse, et qu'il lui arrivait même de répéter des férocités qu'il avait entendues dans la bouche de son frère. Il en ressentait une certaine aigreur.

* * *

Bon joueur de tennis, Jacques rencontrait souvent Juliette sur les « courts » qu'elle fréquentait assidûment. A la première entrevue, il s'était senti, comme toujours, attiré par cette jeune fille agréable. Puis, il croyait en être revenu. Chez lui d'ordinaire l'amour flambait aussi vite qu'il s'effondrait.

Pourtant, la jeune fille était intelligente, elle saisissait d'instinct le ridicule. Agée de vingt-deux ans, elle songeait à se marier. Calculatrice comme toutes les femmes, elle avait éliminé de ses préoccupations les petits jeunes gens de son entourage, coureurs de dot sans vergogne. Elle croyait vouloir pour

époux quelqu'un de sérieux. Jean Trudeau n'était pas beau, il n'était pas brillant en société; mais il lui paraissait quelqu'un. N'était-il pas célèbre par des succès scolaires sans précédents? Il serait un grand médecin. La famille était honorable, le beau-père austère et à l'aise, la belle-mère si aimable. Autant donc ce gris personnage qu'un joli garçon sans le sou et sans avenir! Mais elle ne se pressait pas. Jean Trudeau, de son côté, autant par prudence que par calcul — il ne voulait pas s'engager à fond, dans l'espoir obscur de trouver un parti meilleur encore — ne se hâtait pas de se déclarer.

* * *

Mais revenons à notre groupe auprès de la fenêtre. Jacques avait pris un livre: le *Matisse* de Jean Cassou. Jean lisait *L'Action Catholique*, madame Trudeau brodait. Le docteur Trudeau s'était enfoncé dans un vieux fauteuil du dix-huitième siècle, et il ne pensait à rien. Les pieds au chaud dans ses pantoufles, il regardait monter au plafond de crépi la fumée de son cigare.

La fenêtre remplissait ses fonctions essentielles. Dans les vieilles bâtisses du Québec à mi-côte, la fenêtre est plus une source sonore qu'un puits de lumière ou de fraîcheur. Les bruits de la rue montaient jusqu'au vivoir du second, aménagé à la moderne, malgré les murs de trois pieds et les lambris lourds en chêne verni.

La vie multiple de Québec au mois d'août se mouvait au dehors. Les klaxons n'ont pas ici le même son qu'ailleurs; ils sont plus stridents. Les enfants, dans la rue, crient plus fort et ils regardent tout le monde sous le nez. Ce qui est, à n'en pas douter, un signe d'intelligence.

Les chevaux des calèches piaffent et des Américaines de classe très moyenne passent, la tête haute et le regard conquérant, juchées sur ces perchoirs désuets comme la sultane de La Fontaine sur son éléphant. Elles poussent des cris suraigus d'admiration à la vue du moindre morceau de rempart.

Parfois, ce sont les pompiers qui passent. Il n'est pas de pompiers au monde qui puissent se comparer, pour la grandeur et la qualité du bruit, à ceux de Qué bec.

Jacques Trudeau se laissait envahir par la douceur matissienne. Il avait peu à peu appris à tellement s'abstraire des réalités quotidiennes qu'il n'entendait même plus le bruit de cette ville qui s'efforce avec application à faire la grande ville.

Le reste de la famille était plus québécois; les moindres bruits étaient aussitôt perçus, classés, intégrés dans des ensembles. Il y avait les bruits Passilier: tous ceux qui venaient du vieil hôtel d'en face. Les Passilier étaient douze, sans compter le père et la mère. Il y avait les bruits Marceau: ceux de l'épicerie du coin. Et puis les Trudeau savaient quand la fille

Livernois sortait de chez Lecourt. Enfin, ils connaissaient l'histoire et la géographie minuscules de tout ce coin de la falaise; et les moindres bruits du dehors ajoutaient quelque chose à chaque dossier.

— Tiens, le petit Martineau qui s'est fait pocher un œil, constate d'une voix monotone le docteur Trudeau.

— Ça lui apprendra à se fourrer partout, réplique madame Trudeau.

Jacques qui n'a entendu que le mot Martineau s'informe:

— Cette famille est-elle apparentée à celle de Juliette?

— Mais non, s'écrie Jean, ce sont des regrattiers venus de Montréal. Les Martineau d'ici, c'est une vieille famille d'avocats.

— Diable! fait Jacques, l'œil soudain rempli de malice, voici que la dernière des Martineau ne sera pas de robe comme ses pères. Tu aurais dû faire un avocat.

— Nous ne sommes pas encore mariés que je sache, réplique sèchement le tabellion manqué.

— Ça viendra, ça viendra. Ce qu'il te faut, c'est une femme qui soit nettement de la haute ville. Nous, nous sommes encore à mi-côte. Il te faut quelqu'un de la Grande-Allée et qui soit de la Grande-Allée d'une manière héréditaire.

— Idiot, grommelle Jean, que ce coup droit atteint plus qu'il ne veut le faire paraître.

— Voyons, Jacques, intervient Léonie Lamontagne-Trudeau, cesseras-tu d'être désagréable pour ton frère? Comme tu deviens agressif!...

— Laisse-le dire, reprend à son tour le docteur d'un air las. Il n'a plus d'yeux que pour ses peintres abracadabrants. Comment veux-tu attendre quelque chose de bon d'un garçon qui perd son temps à des âneries semblables?

Jacques, plus amusé que confus des propos qu'il vient de susciter, se penche maintenant à la fenêtre. Il regarde avec ses yeux de peintre ce décor unique au monde qu'il voudrait peindre en plein ciel avec la palette de Rouault. Seul, un tel visionnaire pourrait rendre le pittoresque de ce lieu qui aurait besoin d'être vidé de tout son tourisme pour donner sa pleine quintessence de poésie.

Il peindrait la maison en béton rosâtre, avec de vastes fenêtres carrées, qui abrite le colonel à sa retraite. Le toit de tôle prendrait des teintes métalliques. Il serait doré par les midis brûlants. Les quatre-saisons en pots se composeraient sur le fond vert des jalousies. Et il y aurait, autour de tout cela, comme un halo lumineux, inachevé.

Mais non, ce n'est pas celle-là qu'il faudrait peindre, c'est la maison natale, sous le soleil attiédi des cinq heures du soir.

Une demi-heure plus tard, les deux Trudeau, père et fils, pouvaient contempler non sans stupeur leur consanguin Jacques Trudeau, installé de l'autre côté

de la rue et peignant imperturbablement la fenêtre où ils affichaient des têtes stupéfiées.

Quant à Anatole Laplante — qui ne s'était jamais tant amusé de sa vie — il jugea plus prudent de déguerpir sans mot dire et de s'en aller rigoler seul à la chambre du rêve.

RÉFLEXIONS DÉSINTÉRESSÉES D'UN EXILÉ EN AMÉRIQUE DU NORD...

Je suis seul, abominablement seul, sur cette terre abominable. Du haut de ces remparts où je suis venu, ce soir, promener mon ennui, je me penche sur un treillis de points lumineux qui m'aspirent en bas. Décidément cette île est trop grande à laquelle on a donné le nom d'un certain Amérique. L'univers lui aussi est trop grand. On ne peut jamais le posséder comme il conviendrait et comme on voudrait, à cause de cette connaissance qui habite en l'homme et qui cherche sans cesse à devenir toutes choses.

Cette ville est poétique pourtant, cette ville est belle. Elle est l'ancêtre des autres villes de par ici. Elle a su demeurer vieille. C'est presque aussi difficile pour une ville que pour un homme de rester jeune. Dans cette ville, l'habitation est solide et les assises aussi le sont. Il y a du passé par ici. Il y a une atmosphère. Ce soir, l'air frémit doucement, et n'était cette taie sur ma vue de métaphysicien, je verrais encore, comme je les voyais jadis, les choses concrètes avec

leurs oripeaux remplis de poésie. Hélas! Je m'abstrais de plus en plus. Je ne vois plus que l'essentiel. Dans cette famille où je vis comme un absent, comme un observateur du dehors, ce qui compte, c'est la vie extérieure. Il y a bien ce garçon étrange qui fait exception; mais combien de garçons qui ne furent pas moins étranges sont devenus des bourgeois rangés!

Rien de ce qu'on appelle d'ordinaire vie ne vaut la peine d'être vécu. Quelle histoire puérile que cette ascension, commencée avec le grand-père, de la basse ville à la mi-côte, en tendance vers la Grande-Allée! Certes qu'ils s'y rendront, les Trudeau père et fils, dans cette Canebière! Et puis après. . .

Celui qui veut, malgré tout, faire exception, qui cherche dans l'art et dans le grand amour à s'évader du milieu, celui-là même ce n'est pas à l'essentiel peut-être qu'il vise. L'essentiel, c'est la conscience. Vivre selon sa conscience, tendre à une plus haute forme de conscience, épurer sans cesse ce métal humain qui est né impur, voilà ce qui compte.

Vais-je douter pourtant de la jeunesse authentique, bouderai-je les élans parce qu'ils pourraient bien ne pas durer? Et s'ils duraient, si le combat se terminait par une victoire, si celui qui consent à souffrir pour son art finissait par créer un chef-d'œuvre plastique ou, à tout le moins — ce qui importe plus — parvenait à réaliser en lui une vie plus grande pour avoir souffert, cela serait-il à négliger?

Pourquoi, dans ce vent du soir, chargé des émanations salines du grand large, dans ce vent qui ressuscite à mes narines les odeurs mortes du varech, qui

fait renaître en moi tout un passé fraternel où j'ai vécu sur ce fleuve comme sur le cœur d'un père, pourquoi ce vieillissement, cet arrêt vital des sensations chaudes m'imposent-ils de n'être plus qu'un œil ouvert sur les quintessences?

Non, il ne faut pas douter. Il faut vivre. Et c'est du dedans que naît et se répand la vie.

Ces considérations ne sont point tristes. Elles s'imposent à tout homme qui consent à évoluer. Juger la vie n'est pas la refuser, c'est au contraire l'accepter en plénitude.

* * *

Cet Anatole Laplante décidément exagère et je suis porté à croire qu'il se prend terriblement au sérieux. Il continue de déambuler, morose, sur les remparts. A quoi pense-t-il quand il ne pense à rien? C'est à ce moment-là précisément que les pensées sont importantes; à cause du caractère spontané qu'affectent les idées non prévues.

L'homme vit seul et il meurt seul. Anatole Laplante n'a jamais compris autant le prix et aussi le poids de la solitude. Celui qui s'avise de se pencher sur la vie des hommes pour l'observer et qui renonce à vivre lui-même pour être un spectateur pur, celui-là s'éloigne plus de ce qu'on appelle humanité que s'il s'enfuyait au désert. Anatole Laplante en vient à penser à la fuite de Charles Lepic et à la juger avec moins de sympathie. L'évadé n'est-il pas lâche un peu? Ce qui est vraiment grand, c'est de constater et de rester quand même. Tenir sur ce roc, tenir et

avancer. Lancer un nouvel appel de sève aux racines vermoulues pour que bouge enfin et grandisse la vie sur cette terre languissante.

La lâcheté de tout un peuple qui courbe l'échine pèse maintenant de tout son poids sur le dos du solitaire. La quête de la grandeur, l'aspiration à l'épanouissement qui hantent le cerveau de cet homme morose, accoudé ce soir aux balustres qui dominent la basse ville, ne seront-elles jamais fécondes ?

Anatole Laplante se sent devenir pluriel. Il se sent fort aussi. Un jour, après ma mort, se dit-il, on comprendra que j'avais raison, que les réserves statiques accumulées par trois cents années de tradition étaient rendues au point de saturation et ne demandaient qu'à jaillir.

Il fallait avoir vécu pendant quelques semaines une vie terne à Québec pour comprendre cette leçon du rocher têtu. Cette force grise n'est contraire à la vie qu'en apparence. Elle est faite de prudence et d'inconsciente habileté. Elle n'est point pressée de déferler sur l'Amérique, cette vague de fond qui méprise la rutilance des écumes se mourant au soleil. C'est dans la nuit des tombeaux que les plus fortes racines montent vers la lumière.

Pas très loin précisément, il y a le tombeau de Montcalm; et Laplante sent profondément, ce soir, qu'il aura beau vouloir s'évader à jamais du transitoire, de ce qui s'appelle le pays, la région, vers de plus universelles perspectives, il sent que ces tombeaux-là, que les cendres de ceux qui précédèrent ne pourront jamais s'effacer tout à fait de sa mémoire. On ne naît

point un homme de l'humanité, on est rivé à tel sol et, toujours, il faut marcher dans la nuit sur les pas de ceux qui ne sont plus.

C'est bien là ce qui distingue un Charles Lepic d'un Anatole Laplante. Au Juif errant, il manque le contact essentiel avec le monde, il manque un sol. C'est pourquoi Charles Lepic est parti sans crier gare, en quête peut-être d'une patrie où il lui sera possible d'être un homme parmi les hommes.

* * *

Tout à coup, quelqu'un fut aux côtés d'Anatole Laplante. C'était Jacques Trudeau; et sa présence anxieuse quêtait les propos du solitaire. Laplante se surprit à continuer tout haut son rêve intérieur.

— Mon vieux, vous aurez une partie terrible à jouer, vous autres, ceux qu'on appelle la jeunesse. Il vous faudra vaincre la vie, il vous faudra surtout vous vaincre vous-mêmes. A votre âge, on rêve de créer de grandes choses. Il faudra savoir vous résigner à réaliser peu de ce que vous rêviez et, malgré tout, il ne faudra pas vous blaser. Vous avez des avantages que nous n'avons pas eus. On vous ment moins qu'on nous a menti. Nous, les hommes de ma génération, nous sommes presque tous devenus cyniques, parce qu'on s'est trop moqué de nous et qu'un jour nous avons compris qu'on se moquait.

« Il y a plus de clartés à votre portée. Utilisez-les. Sachez être lucides sans devenir stériles. Maîtrisez-

vous assez pour n'avoir pas à chercher des excuses à vos capitulations.

«Dans la lutte pour les valeurs humaines, pour l'art, pour une vie plus haute, dans la recherche légitime du grand amour, sachez être plus audacieux que nous l'avons été, sachez aussi être plus prudents. Les grandes audaces ont toujours maturé dans une longue patience.

«Il n'y a qu'un chemin pour aller à une vie complètement libérée, c'est celui du renoncement.»

Anatole Laplante s'est tu. Son cousin Jacques l'a écouté avec anxiété; maintenant il le regarde, étonné. Il est trop jeune pour comprendre qu'à ses côtés quelqu'un vient de vivre le sommet de sa vie.

MAIS L'AMOUR EST DIFFICILE

Anatole Laplante et son cousin Jacques sont devenus d'excellents amis. Il est cependant des sujets qu'ils n'abordent guère. Laplante, qui s'aperçoit de l'intérêt croissant de Jacques pour Juliette Martineau, évite de faire à ce sujet des allusions qui pourraient déplaire. Son misogynisme et ses déboires de jadis le disposent mal aux confidences amoureuses. Puis, il craint trop la duplicité inconsciente des ingénues pour entretenir chez Jacques des espérances qui lui paraissent problématiques. D'autre part, il donne volontiers à celui-ci les conseils qu'on lui demande. On ne sait jamais.

Le souvenir de Charles Lepic s'efface de l'âme de Laplante. Son nouvel ami — en tout jeune homme qu'il est — ne peut comprendre le départ de Lepic. Emballé au début par la poésie du bohême, il en est peu à peu venu à le détester. Il éprouve, comme tous les jeunes gens, un tel besoin d'absolu en amitié comme en amour qu'il exclut spontanément tous ceux qui pourraient partager l'intimité. L'égoïsme des

jeunes gens est peut-être leur charme le plus subtil. Toujours est-il que Laplante ne réussit plus à intéresser son cousin Jacques au sort de Charles Lepic. Après quelque temps, il n'est plus question entre eux du mort; et Laplante ne garde de Lepic que le souci d'édifier son œuvre. C'est à cette époque qu'il rédigea la plus grande partie du journal philosophique qu'on lira un jour et dans lequel il tentera d'ébaucher sa conception du monde.

* * *

Entre temps, les projets d'avenir de Jean Trudeau se précisaient et il songeait de plus en plus à faire de Juliette sa femme.

Il s'était même permis quelques avances à ce sujet. La jeune fille n'avait pas dit non. Se marier, c'est toute une affaire, à Québec. Certes, Juliette n'aimait pas Jean Trudeau. Elle avait pour lui tout au plus de l'estime et cette admiration un peu naïve que l'on porte, dans les petites et moyennes villes, aux jeunes gens qui réussissent bien dans leurs études.

Jacques — qui lui prêtait des livres et qui avait même affirmé qu'il entreprenait son éducation sentimentale — lui plaisait davantage; à certaines heures, elle avait même l'impression de l'aimer pour vrai; mais en fille de tête, elle chassait cette pensée. Jacques n'avait aucune des qualités qui font le mari. Il était trop jeune, puis il n'avait pas d'avenir lucratif; enfin, il manquait de stabilité. Comment épouser un homme qui vous quittera à tous moments pour une toile ?

Juliette, en dépit de son charme et de cette âme forte qui sommeillait en elle, était ce qu'on pourrait appeler une jeune fille vacante. Elle ne savait point au juste si elle connaîtrait l'amour, ni d'où il viendrait, s'il se décidait à paraître.

En attendant, elle ne compromettait rien. Elle réservait l'avenir. Son père voyait d'un bon œil Jean Trudeau. Autant celui-là qu'un autre, si l'époux de ses rêves de seize ans ne devait jamais se présenter.

* * *

Ce soir-là, Jacques Trudeau avait amené sur la terrasse celle qui devenait de plus en plus son amie. Revenu — il le croyait — de son emballement de jadis, il sentait tout de même que Juliette Martineau lui plaisait plus qu'il ne voulait.

Gentille, intelligente et jolie, il l'eût voulue moins frivole. Peut-être y aurait-il moyen de l'initier? Sur le conseil de Laplante, qu'il prenait volontiers pour confident, il lui avait fait lire Mallarmé, Valéry, Claudel. A sa grande joie, elle avait paru comprendre l'essentiel. Il l'amenait plus lentement à la peinture moderne. Gauguin, Van Gogh étaient définitivement admis. Elle hésitait encore devant Bracque et Picasso; mais elle semblait ne pas savoir mentir et elle affirmait que si les abstractions ne lui plaisaient pas encore c'était qu'elle ne comprenait pas.

Jacques Trudeau, dans son rôle d'éducateur improvisé, se sentait envahi de vastes espoirs. Cette femme que son frère convoitait sans conviction, il en

ferait une jeune fille d'abord; puis il lui façonnerait une âme capable de comprendre le beau. Évidemment, il craignait fort de se prendre à son jeu et de finir par aimer celle à qui il aurait tant donné de soi-même. Mais quel mal y aurait-il à cela? Jean s'accommoderait aussi bien d'une autre, se disait-il, avec un sourire un peu inquiet.

* * *

A Québec, la terrasse est le lieu de promenade de l'élite comme du peuple. Les deux jeunes gens, perdus dans la foule des badauds, s'en allaient lentement au gré d'un mélancolique soir de septembre.

— Que de bourgeois ici! s'écrie Jacques. Je voudrais être appelé à faire germer des idées dans toutes ces têtes.

— En seraient-ils plus heureux? Pourquoi tant d'idées? C'est desséchant, les idées. Ça empêche de vivre. Vous, les jeunes gens d'aujourd'hui, vous ne pensez qu'aux idées et vous ne regardez pas les êtres.

— Bien dit, reprend Jacques, charmé de cette précision. Nous sommes cérébraux, je l'admets. C'est-à-dire que ceux d'entre nous qui le sont poussent trop loin cette manie. C'est une réaction contre le bourgeoisisme de notre milieu. Aussi, ce n'est pas pour les idées que nous tenons, c'est bel et bien pour la vie. En ce pays de Québec où rien n'a jamais changé, dit-on, nous rêvons précisément d'assister au changement de quelque chose.

— Snobisme que tout cela. Le neuf voulu pour lui-même, c'est comme la mode à laquelle nous, les

femmes, nous nous soumettons aveuglément chaque année, parce que c'est la mode et que c'est neuf.

— Pourtant, c'est plus profond qu'une mode. C'est un besoin d'expression. Chaque époque a sa physionomie et ses aspirations. N'est-ce pas aux artistes de s'exprimer en fonction de ces aspirations et de reproduire cette physionomie?

— Tu trouves réponse à tout; mais ça ne me satisfait pas. Ce que j'aime, moi, c'est de vivre le présent le moins mal possible.

— Tu me fais penser à mon frère.

— Soit! Pour être franche, je le trouve un peu calme, mais il est sérieux, il y a une sorte de force grise en lui. Il ne s'inquiète jamais. Voilà un type d'homme qui ne complique pas la vie. Sa femme sera heureuse.

— Et alors, proteste, Jacques en riant, tu penses que la mienne ne le sera pas.

— La tienne, il faudra que tu la prépares. Elle aura besoin de tout un noviciat avant d'entrer dans ta maison.

— Franchement, je ne suis pas si compliqué; et je n'attends pas tant des femmes.

— Qu'est-ce que tu en attends?

— L'inspiration.

— Égoïste, mon vieux. Comme si le mariage n'était qu'un révélateur pour ces messieurs. Songe que tu vis en un monde où les femmes ont le droit de vote.

— Certes, j'y songe. Je me propose même d'épouser une femme avocat. Elle s'occupera de nos affaires pendant que je peindrai . . .

— Ou que tu feras la cuisine.

— Peut-être. Elle me servira aussi de modèle. Je la peindrai de mille manières. D'abord, en toge: le noir, c'est si évocateur. Des noirs laqués. Ma femme aura d'ailleurs les cheveux roux. J'intitulerai cela: symphonie en noir et en roux.

— Comme tu ramènes tout à toi!

— Je ne ramène à moi que ce que j'aime. C'est parce que je t'aime que je me plais à te faire entrer dans le paysage.

— Ainsi, tu penses que ce sera moi que tu peindras de cette manière. Tu te trompes, mon cher. Jamais je ne pourrais vivre avec toi. Tu n'es bon qu'à causer littérature, musique, beaux-arts, et que sais-je?

— Décidément, tu me détestes.

— Oh! Non. Je t'aime, mais tu es impossible. Tu es plus inaccessible que le cap Diamant lui-même. Si un jour tu descends de l'Olympe, nous verrons. Et Juliette partit d'un grand éclat de rire . . .

— Je vois que j'ai eu tort de chercher à te rendre lucide.

— C'était encore toi que tu cherchais alors. Tu voulais faire de moi une femme qui te ressemblât, qui fût un esprit.

— Mais il me semble que j'aime aussi ton corps.

— Mon corps? A peine. Tu as vu un corps de femme pas trop difforme dans lequel tu as rêvé de t'incarner. Mais je suis femme et c'est pour mon corps que je voulais être aimée.

— Tu parles comme notre ami Laplante, le métaphysicien. Il me disait à peu près la même chose

hier: « Quoi qu'on veuille, c'est le corps qu'on cherche avant tout. Mépriser le corps de quelqu'un ou le sous-estimer, feindre de ne chercher que l'âme, c'est un mensonge et une sottise. Nul ne veut qu'on méprise son corps, parce qu'il sent bien que le corps est essentiel à l'être. Sans lui, l'âme ne serait point.» Pourtant, je ne suis pas tombé dans cette erreur. C'est toi tout entière que j'aime et je te veux telle que tu es. Avoir rêvé de t'ouvrir de nouveaux horizons, de te rendre plus consciente, serait-ce t'avoir trahie? J'avoue que je ne comprends pas. Il ne manquait plus que les femmes devinssent métaphysiciennes.

— Appelle-le comme tu voudras, le mal dont je souffre. En tout cas, tu es eu tort de me rendre telle que je doive dominer.

— J'appelle cela de la divinisation. Et c'est un vice permis tout au plus aux esprits créateurs.

La dernière formule de Jacques les fit rire tous les deux. Ils se séparèrent là-dessus, assez perplexes, mais sans aigreur.

* * *

Au sortir de cette conversation qui venait de l'atteindre à de grandes profondeurs — il le sentait, trop tard — Jacques ne fit qu'un bond jusqu'à la chambre d'Anatole Laplante.

— Ça y est, mon vieux, je suis en amour, s'écria-t-il, en entrant chez celui qui devenait de plus en plus

son ami. Et, ce qu'il y a de plus grave, c'est que je viens de découvrir en même temps que je n'épouserai jamais celle que j'aime.

— Parions qu'il s'agit de Juliette, fit Laplante avec un sourire. Tu étais bien le seul ici à ignorer que tu aimais cette jeune fille.

— Hein! Tout le monde sait? Allons donc!

— Ton père m'en causait encore hier. Il me disait: « Pourvu que cette histoire n'aille pas brouiller à jamais mes deux gars. Ils ne s'entendent déjà pas trop.»

— Ah! Et penses-tu que Juliette et moi? . . .

— Que vous pourriez vous entendre? Je l'ignore. Je suis bien sûr en tout cas qu'elle ne s'entendra pas toujours avec ton frère.

— Ça, c'est certain. Mais, avec un autre, avec toi par exemple . . . Ce serait différent.

— Je t'assure que je ne suis pas sur les rangs. Moi, mon vieux, j'essaie d'atteindre à la sérénité.

— Ha! ha! Elle est bonne, celle-là. Ainsi donc, tu chasses de ta pensée tout ce qui pourrait te détourner de ton idéal d'écrivain. Et, évidemment, les femmes d'abord. Mais, soyons sérieux. C'est que j'ai le béguin et pour de bon. Elle est forte en diable, cette fille-là. Je lui ai fait lire quelques livres; mais elle a brûlé les étapes. Elle m'a avoué des choses énormes, ce soir.

— Si tu veux que je te dise ce que je pense, au fond, de tout cela, je le ferai. Je t'avertis d'avance que ce sera rudement dur à entendre. Puis, ce n'est peut-

être qu'une querelle de métaphysicien en mal de vaticinations.

— Parle. Ne crains rien.

— Voici. Tu es un artiste créateur. Tes premiers coups de crayon permettent de l'affirmer. Je ne suis pas grand connaisseur, mais il me semble que j'ai l'œil bon. Je pense que les artistes créateurs ne peuvent vraiment pas être aimés. Ils sont trop hauts, trop inaccessibles. Ils sont condamnés à la solitude. Mettons que tu as du génie. Tu es condamné à vivre dans tes hauteurs. Le reste des hommes, et surtout des femmes, ne te comprendra jamais. Tu pourras aimer, ou croire aimer. Pourtant, tu repousseras l'amour, par ce fait même que, avant tout, tu aimes ton art. Les femmes, plus que les autres, sentent ces nuances-là. Trouve-moi un grand artiste qui ait véritablement été aimé, comme il l'eût voulu.

— Je n'en connais pas, c'est vrai.

— Malgré qu'ils en aient, et fussent-ils humbles comme saint François d'Assise, les grands créateurs ne peuvent qu'aimer par-dessus tout leur œuvre. C'est pourquoi on leur reproche parfois de n'être que des orgueilleux et des égoïstes. Pourtant, il faut qu'il en soit ainsi. Les autres, ceux qui voudraient être des artistes et qui aiment ailleurs, ne créent à peu près rien. Ils obtiennent le succès temporaire, ils imitent. Pour créer vraiment, il faut renoncer à soi, s'engager tout entier. A partir de ce moment-là, les autres, ceux qu'on appelle l'humanité, se détournent. Le divin les effraie. Créer, n'est-ce pas singer l'œuvre de Dieu?

— Mon vieux, c'est effrayant ce que tu dis là. Si c'est vrai, je ne me sens pas de force. Surtout, pas ce soir.

— Ah! Jamais ils ne se sentent de force. Et c'est là leur tourment et la source de leur inspiration. Ce qui les tue et ce qui les aide à vivre en même temps, c'est leur sang qu'ils donnent au monde, c'est leur moelle qu'ils consument stérilement pour le bien d'une humanité qui se moque d'eux. Ils sont forcés, par un besoin intime, de se donner à ce monde qu'ils ne peuvent pas ne pas mépriser.

— Hélas! C'est clair. Et j'espère bien ne pas avoir de génie.

Sur ce, Jacques s'en fut rêver aux étoiles et peindre jusqu'au matin, à la lumière bleue de son atelier. En se levant, le lendemain, Laplante aperçut triomphalement accrochée en face de sa porte, la première toile abstraite de son cousin. Elle s'intitulait: *La femme et le poète;* et il n'y avait rien que d'hallucinantes lignes divergentes. C'était de très grandes dimensions, bleu sur jaune, avec, ici et là, d'immenses taches couleur de sang.

* * *

Est-ce que Jacques Trudeau aime vraiment cette jeune fille? Est-elle digne d'amour? Pourquoi Juliette Martineau préférera-t-elle épouser sans amour Jean Trudeau, qui est un sot, plutôt que Jacques qui ne manque pas de charme? Pourquoi Léonie Lamontagne a-t-elle épousé le docteur Trudeau qu'elle n'a jamais aimé? Sans vouloir faire le procès de tous les mariages bourgeois, il faut bien constater que la

partie féminine se donne plus volontiers au confort qu'à l'amour, il faut aussi admettre que l'amour est difficile.

Jacques Trudeau, mon cher cousin, ne vous préoccupez pas. On ne meurt pas d'amour. Surtout, quand on est artiste. Juliette Martineau vous l'a dit: ce que vous recherchez hors de vous, ce sont des inspirations bien plus que des caresses. Une femme, en tant que femme, ne saurait remplir votre vie. Seule, une jeune fille absolument dépouillée de tous ses atavismes bourgeois peut comprendre et aider un homme comme vous.

Une Juliette Martineau est trop intelligente, trop cérébrale, par suite trop calculatrice, pour vous aimer d'un amour fort comme la mort, solide comme la vie. Un jour, peut-être, vous rencontrerez l'élue, la fée à la fois souriante et empressée qui saura guider vaille que vaille votre capricieuse existence d'artiste. Seules, les jeunes filles qui ont longtemps joué à la poupée et lu des contes de fées pendant que les autres s'agitaient ont pu acquérir le sérieux et la puérilité qu'il faut pour devenir la femme d'un grand artiste.

Ces femmes-là doivent toujours concéder, s'oublier elles-mêmes pour celui qui les oublie à tout moment. Plus l'artiste sera distant et distrait, plus cette femme sera attentive et empressée. Elle fera la lessive et la comptabilité, et qui sait si son maître exigeant lui en saura toujours le gré qu'il faut? Lui, il usera ses puissances d'amour à créer des mondes nouveaux. Elle, en refermant ses bras sur lui, quand il le voudra bien, sentira qu'elle possède quelque

chose de plus que les autres femmes: un bourreau cher et grand, sans défense devant les problèmes quotidiens, sans commune mesure avec les autres hommes.

Vous la rencontrerez, celle-là, mon cher cousin. Je l'espère pour vous. Elle vous attend. Ce sera, une fois de plus, l'amour pour vous. Pour elle, cet amour sera l'unique. Elle aura choisi définitivement le lot crucifiant et bien-aimé qui remplira toute sa vie. Plus vous lui échapperez, plus elle vous aimera. Elle ne vous fera jamais souffrir; et c'est pourquoi, souvent, vous la rendrez malheureuse. L'artiste a besoin pour créer que les êtres qu'il aime le flagellent.

* * *

Quelques jours plus tard, Anatole Laplante fut rappelé à Montréal pour une traduction qu'il devait faire sur place. Repris par la vie montréalaise et déçu de son séjour à Québec — que seule la présence de Jacques Trudeau lui avait à peu près fait accepter — il remit indéfiniment la promesse qu'il avait faite à son cousin de revenir, aussitôt son travail accompli. De fait, il ne devait plus retourner à Québec. Il avait compris que seule l'atmosphère d'une ville populeuse convenait à son tempérament renfermé et que l'absolue solitude qu'on peut trouver dans les grandes agglomérations d'hommes était indispensable au travail de création littéraire auquel il se destinait de plus en plus.

Un jour, une lettre de Jacques Trudeau lui apprit sans commentaires les fiançailles de son frère Jean et de Juliette Martineau.

TROISIÈME PARTIE

Rentrée en scène de Charles Lepic

DU RÊVE AU RÉEL

Les atavismes sont-ils cause de cette croyance que certains peuples professent pour la réincarnation ? Je le crois. Rien ne me paraît plus absurde que cette théorie de la réincarnation, mais je crois fortement aux atavismes.

C'est ainsi que mon rêve familier, le rêve que je fais le plus souvent (tout homme a son rêve familier), est un rêve fortement engagé dans les atavismes de mes ancêtres voyageurs.

Je dois descendre de Pierre Le Moyne d'Iberville, car je n'en finis plus avec ce rêve de corsaire. En outre, je suis fasciné par Éric le Rouge. Cela, c'est un nom. Je ne sais pas de plus saturant appel nominal. Charles Lepic, c'est Éric le Rouge. Je dois aussi avoir du sang étranger dans les veines. Autrement, je ne rêverais que de m'accroupir.

Voilà mon rêve. C'est au moment où Charles Lepic est sur le point de revenir qu'il me faut m'en débarrasser. On verra qu'il ramasse implicitement une foule d'événements de nos vies conjuguées, à Lepic et à moi.

C'est un rêve triste, comme tous les rêves conscients. Ne proviennent-ils pas en dernière analyse d'un estomac délabré ?

Je suis donc à bord d'une caravelle et c'est tantôt à l'époque du rouge Éric, tantôt aussi j'entends vrombir les avions au-dessus de ma tête. Voilà assez d'incohérence pour authentiquer un rêve. Au cours de la journée, quand je suis à l'état de veille, j'ai une salutaire crainte du péché. Or, voilà qu'en rêve, au cours de mon rêve, cette crainte devient une formidable hantise. Serais-je donc un refoulé ? Ne serait-ce pas plutôt que j'eus des ancêtres timorés ? La conjonction du rêve, des atavismes et du refoulement me semble flagrante . . . et discutable.

Toujours, dans mon rêve, je descends le Saint-Laurent, entre Québec et Gaspé. Tous les soirs, je me retrouve automatiquement revenu aux environs de l'île d'Orléans; c'est de là que je m'embarque sur le vaisseau fantôme. Cette notion de vaisseau fantôme est une de celles qui me sont les plus chères.

Éric le Rouge ou Charles Lepic — un seul personnage joue tour à tour et sans transitions les deux rôles — est à la proue; moi je suis à la poupe et je fume un cigare. Le grand serpent de mer me laisse tout juste assez de répit pour un cigare par nuit. Notre combat, le mien, est surtout contre le grand serpent de mer. Il ne finit plus de me happer par-dessus bord. Et Éric le Rouge, en grognant, ne cesse pas de la nuit de m'envoyer la baleinière pour me repêcher. Je suis rescapé tout juste au moment où je vais rendre le dernier

soupir. Je commence à m'y connaître en fait de mort. La mort par strangulation et la noyade se ressemblent étrangement. Ce sont de belles morts et je les possède parfaitement. Les seules raisons — toujours les mêmes — pour lesquelles je ne les aime pas sont d'abord que je ne me sens pas la conscience en paix. Je pèche beaucoup, comme j'ai eu la tristesse de l'avouer au début, dans mes rêves. Ce sont d'ailleurs des péchés bizarres et qui n'ont rien de particulièrement freudiens. Une autre raison consiste en ce que je n'ai pas eu le temps de terminer mon œuvre écrite et je gémis de désespoir pour cette pauvre postérité.

Brouillard n'apparaît que rarement dans mes rêves éveillés. Il passe tristement, des menottes aux mains, et semble me supplier de le délivrer. Je le voudrais bien, mais une sorte de paresse, plutôt de langueur m'en empêchent. Je me reproche beaucoup ce péché-là.

Lafond passe, triste lui aussi, au bras d'une Borina belle à ravir. Ils sont tous les deux en enfer et ils évoquent à ma pensée Dante et Béatrice. Je sais bien que cela n'a aucun sens. Toutefois, je suis bourrelé de remords et je me crois responsable de leur damnation.

Certes, je n'ai pas les nuits gaies.

Mais que dire de la famille Trudeau ? Ils sont tous aux fers. Jacques et Jean sont ligotés ensemble, dos à dos. Il en est de même du docteur et de sa femme. Quant à Juliette Martineau, elle s'est muée en sirène; et les deux frères — l'Odyssée elle-même s'éveille en moi quand je dors — cherchent à se jeter par-dessus bord pour l'aller rejoindre sur l'île aux Coudres.

Pourtant, je sais presque toujours que je rêve et je ne suis sûr de rien en ces moments-là. Mes rêves débordent à ce point sur ma vie réelle que je ne saurais indiquer celles des tranches de ma vie que j'ai relatées jusqu'ici qui appartiennent au rêve et celles qui furent vécues à l'état de veille.

La communication télépathique de la pensée est pour moi une telle puissance que je ne sais ni où elle commence ni où elle finit.

Ces derniers temps, j'ai beaucoup songé au rôle auquel je me destine. Je me suis beaucoup consulté sur l'avenir de ce pays où je suis né; et voilà qu'au cours d'une nuit récente, à l'avant de la piroguetrirème-caravelle où je vogue sur la mer du sommeil, Lepic m'est apparu vaticinant. Je ne sais pas au juste ce qu'il a voulu dire et d'où venait sa voix. A ce moment de mon récit, il me semble encore que c'était une voix de Nouvelle-Zélande. Je vais essayer de me remémorer par le menu son discours. Nous tirerons plus tard les conclusions.

Lepic était debout en plein vent. Ses cheveux roux flottaient sur ses épaules. Il y avait du tonnerre et des éclairs dans sa voix et sur la mer. J'entendais parfaitement tout ce qu'il me disait et je me demande encore pourquoi je lui ai fait faire ce discours si caractéristique de sa manière. Il n'y a pas à dire, je suis sûr que je rêvais ce soir-là; et ce ne peut être que moi qui composais ce message. A moins que Lepic, à ce moment-là, ne fût si absolument syntonisé à moi que sa pensée à travers l'espace ne vînt chevaucher la mienne.

Je rêvais et plus que jamais j'étais pétri de remords. Ce rêve — le même que d'habitude en substance — avait commencé presque en douceur. Je me sentais parfaitement rêver. Tout ce que je vivais en rêve était véridique. C'était un rêve parfait.

Je venais de fixer l'orientation de ma vie. Ce soir-là, en effet, le grand serpent de mer me laissait du répit et je réfléchissais à la poupe, en fumant mon cigare. Je me livrais à de vastes constructions idéologiques et je songeais à consacrer ma vie à une œuvre très haute de pure pensée.

Les remords, qui me venaient sûrement d'une autre vie — de ma vie éveillée, je suppose —, ne cessaient de me torturer. Je regrettais cette dernière mésaventure qui venait de m'arriver. Quelques instants auparavant, un requin d'eau douce m'avait avalé les deux bras. Ainsi abîmé, quoique je ne ressentisse aucune douleur, j'étais navré d'avoir à renoncer à ma carrière d'écrivain; mais l'essentiel des remords provenait de plus haut et de plus loin. Voilà que je m'identifiais avec mes ascendants et que je regrettais les fautes de tactique que j'avais commises sur les plaines d'Abraham. Je suais à grosses gouttes en pensant à la responsabilité que j'encourais de ne pas vouloir, étant Colbert, accorder plus de colons à l'intendant Talon. Je me reprochais de n'avoir pas su mater à temps Vergor et Bigot. Tout était extrêmement confus en moi. Voilà que j'étais transporté à bord de *La Belle Poule* et du *Pélican*. O horreur! N'était-ce pas ces deux navires amis qui s'abordaient et s'entrechoquaient ?

C'était un passé plein de faux frères, de coupe-gorges et de traquenards, dont je me sentais horriblement responsable. Tout ce qui fait l'histoire d'une nation enfin: les viols, les assassinats, les rapines, la trahison. Je me sentais accablé d'avoir perdu mon optimisme (je me souvenais fort bien que je suis optimiste à l'état de veille) dans cette nuit implacable des songes.

Mais voilà que j'ai laissé Charles Lepic en plan, debout sur le gaillard d'avant et en proie au délire pythique. Il parlait dans la tempête et sa voix me rassurait un peu. Il est temps d'ouïr la chose.

* * *

« Décidément, je n'aurai pas pu m'évader de toi. Il faut que tu me persécutes même après mon départ et que dans ces rêves où tu me fais entrer je prenne une fois de plus la parole. Eh bien soit ! Je dirai toute la vérité. C'est à ton pays plus qu'à toi que je m'étais attaché. Je me suis enfui affolé, parce que moi, étranger et sans mandat, j'allais peut-être m'aviser de prosélytisme et de ferveur dans un pays où quelque chose se passera un jour ou l'autre, je le sens.

Si donc, c'est à ton pays que je m'intéresse surtout, plus même qu'à toi-même, je sens le besoin de te parler franchement, une fois pour toutes, du fond de ces océans lointains où tu n'as même pas le courage de me suivre en imagination.

Je ne m'intéresse plus au passé. Tous mes passés sont morts. Le présent est lui aussi une époque de mort.

L'avenir du Québec, voilà ce qui m'a toujours hanté quand j'étais chez vous. Une sorte de pudeur m'a sans cesse empêché d'avouer carrément les rêves que je faisais pour ce peuple qui n'était pas le mien et qui n'aurait su m'admettre.

Votre peuple est curieux, Anatole Laplante. Vos hommes ne sont pas beaux et vos femmes sont plutôt fardées. Vos enfants sont des têtards. Je l'ai déjà dit et je le répète. Mais vous avez des adolescents formidables.

L'adolescence, chez vous, se prolonge volontiers jusque vers la trentaine. D'ailleurs vos premières générations d'adolescents viennent d'éclore.

Dorénavant, on commence chez vous à apprécier la jeunesse. On ne veut plus vieillir. Et c'est parce que le pays n'est plus si jeune.

Que donneront, un jour, tous ces adolescents ?

Une civilisation nette, sans bavures ? Je le crois.

On reniera tous les pontifes.

On abandonnera certain culte formel de la distinction-façade pour tendre à créer des esprits distingués.

On s'apercevra que la prudence n'est une vertu que chez les peuples vieux et qui ont fait leurs preuves.

L'audace et le risque se verront réhabilités. Les fils des coureurs de bois seront rentrés dans la ligne de leur destin.

Pourquoi en Amérique du Nord cette tache brune sur la blondeur des Anglo-Saxons et sur l'hybridité des assimilés ? Pourquoi cette tache de sang français qui s'est fixée après s'être trop répandue ?

Je ne crois pas qu'il y ait seulement un hasard. Il y a place pour une loi de l'histoire et de la géographie.

Les lois de l'équilibre, ainsi existantes parce que c'est Dieu qui a créé le monde et qui le mène, malgré que celui-ci en ait.

Cette tache brune de sang français s'est posée chez vous au bord d'un fleuve; et son destin est peut-être plus vers le nord tourné que vers ailleurs. Le nord est une force. Les peuples du sud ont fini d'être importants. Ainsi le veut une autre loi de l'histoire-géographie. Moi, c'est parce que je craignais de devenir important que je me suis réfugié au sud.

Cette tache doit à jamais dans des veines françaises circuler et alimenter un teint au pigment plus sombre; elle doit aussi trancher sur le petit lait.

Dans cent ans, il se sera joué quelque chose d'invraisemblable chez vous, une émancipation unique dans l'histoire. L'histoire d'ailleurs a soif d'unicité. Certes, qu'elle se répète et se recommence; mais ce n'est jamais de la même manière tout à fait. L'histoire, œuvre des hommes libres et qui évoluent, s'amuse beaucoup à détromper les prophètes qui ont trop lu et qui croient tout savoir de l'avenir, parce que le passé fut par eux violé et digéré assez mal. Seuls les prophètes qui ont des lettres et qui ne croient pas à l'histoire explicative peuvent arriver à étreindre l'avenir.

Nostradamus, et son ancêtre Jérémie, voilà mes seuls maîtres. Pour moi, qui prophétise en amateur et sans espoir de gain, je parie pour un vaste avenir chaque fois que je me vois en face d'un peuple qui s'est établi sur des positions vastes et dures à posséder.

Vous m'objecterez, Anatole Laplante, la veulerie des âmes. Je n'y crois plus dès que quelque part un cerveau,

comme le vôtre par exemple, a conçu et pensé et prévu. Même sans écrits, un cerveau qui s'est communiqué à quelques-uns ne meurt plus. Sa pensée, perdue peut-être pendant des années, finit par refleurir au détour d'un sentier. Et souvent un simple écolier qui s'en va musant retrouvera par hasard et pour informer toute sa vie la petite idée qu'un prophète avait fini par rendre claire et accessible à force de lui imposer des enrichissements qui dépassent l'heure présente et que les années finissent par clarifier dans l'assimilation.

Mais, halte !

Voilà que je me résume.

Au pays de Québec, vous êtes trois millions d'hommes sans grande fierté. Il suffit pourtant de quelques hommes fiers. Ceux-ci choisissent et choisiront — et ils auront des fils — d'appartenir à une nation plutôt qu'à un troupeau exsangue d'assimilés.

Le jour où un homme, *un seul, a choisi cela, si cet homme est fort — et il l'est toujours — les faibles sont condamnés à marcher, un soir ou l'autre, pour donner raison à celui-là. Ils marcheront donc en rechignant et ils ne sauront pas où ils vont.*

Nostradamus le sait. Ça nous suffit à tous deux.

Adieu, Anatole Laplante. Je t'étreins par-dessus l'équateur, ce petit signe sans importance en un monde où il n'y a qu'une valeur humaine: la volonté.»

* * *

A cet instant précis, un craquement sourd se fit entendre. Nous faisions naufrage. Lepic avait disparu.

Quant à moi, durci par les paroles prophétiques que je venais d'ouïr, je me mis à me sentir nager avec énergie. Il n'y eut bientôt plus que moi seul sur la mer en folie, et j'avais l'impression de me traîner sur elle comme sur une dune de sable qui se reformait sans cesse devant moi et contre laquelle je me déchirais les entrailles obstinément.

LE FOU

Le jour où je devins fou avait été une journée bien ordinaire. Cela est survenu, sans crier gare, comme un tremblement de terre.

J'ai senti à un certain moment que je partais; et ce fut fini. Pourtant, c'est depuis lors que j'ai l'impression d'être né véritablement.

Je ne parvenais plus à m'expliquer comment, dans ma chambre où il n'y avait jamais eu que deux gravures: une représentation du Saint Suaire de Turin et une copie salie de la Vierge à la chaise, ce Picasso que j'aimais tant était disparu.

A l'endroit du Picasso, il y eut, après quelques heures, un trou carré de deux pieds de tour. Dans ce trou grisâtre, je finis par découvrir une sorte de croix lumineuse. Je ne puis plus me défaire de ce trou. Il est désormais incrusté dans ma chambre et aussi intouchable qu'une icone russe.

*C'est à ce moment que je connus Dostoïevsky. Je n'avais pas encore lu l'*Idiot*; et je me jurai de le lire un jour. Je le lis en ce moment et c'est bien vrai qu'on*

peut être fou et le savoir et ne pas moins demeurer fou.

Je ne recouvrerai jamais la raison. Je ne veux pas. Avec la raison revenue, c'est la responsabilité qui renaîtrait.

Ce soir ou demain, je me tuerai. Je me tuerai, c'est décidé. Je veux vivre la sensation du condamné à mort. Je me condamne moi-même à mort . . .

* * *

Il y a deux heures que je suis condamné et je ne sens rien encore. Serait-ce que je me méprise assez pour savoir que je suis trop lâche pour me tuer?

Je me tuerai au cyanure; c'est propre et c'est rapide.

Voyons. Ajustons-nous à l'événement. D'abord, pourquoi me tuerai-je? Ce sera un acte gratuit. Je n'ai aucune raison en somme de me tuer; et je crois en Dieu. Cela complique singulièrement mon cas.

J'irai chez le diable après ma mort, c'est évident; mais ne suis-je pas fou? Il n'y a pas d'enfer pour les fous.

Je me trouve à me servir de ma folie pour me donner la mort et de mon intelligence pour éviter l'enfer. En un autre sens, il est aussi vrai de dire que c'est ma lucidité qui me tuera et ma folie qui me sauvera. Qu'on est donc heureux d'être fou!

Les motifs de mon acte ne comptent pas. C'est mon acte qui comptera. Je m'engagerai par l'acte. J'ai toujours aimé agir. Au temps où je n'étais pas fou, mon agir était souvent contrarié par ma raison. Depuis, je ne suis plus qu'agir.

Quelle euphorie que la folie! Je ne crois pas qu'un fou puisse être mélancolique. Ceux qu'on appelle ainsi sont des invertis pour qui les larmes sont une cause de joie. Ils pleurent comme les animaux ruminent, avec beaucoup de plaisir instinctif.

Je suis gai et pourtant je vais me détruire. Ainsi une veuve qui n'a pas aimé son premier mari détruit-elle avec joie, la veille de ses secondes noces, son premier contrat de mariage.

Je ne me suis jamais aimé moi-même. Je n'aimais pas mon corps qui était laid et poilu. Je n'aimais pas mon âme qui était trop grosse pour le corps. Les deux se sont toujours mal emboîtés.

Je n'ai pas peur. J'ai hâte. J'ai le trac, tout juste assez.

C'est terrible, se tuer . . . mais comme décidément je ne sens rien, je ne me tuerai pas. Je ferai quelque autre chose formidable. Celle-là, plus tard peut-être. Je remets décidément à plus tard mes funérailles.

Mais le trou carré rapplique. C'est en souvenir sans doute de cette trappe mystérieuse dans mon enfance. Elle était carrée comme toutes les trappes.

* * *

Il y a bien des mois qu'on dit que je suis fou. Que s'est-il passé? Comment cela est-il venu?

Je souffrais vraisemblablement d'une absence de décorations dans ma chambre. J'étais fasciné par ce troisième endroit où il y avait place pour un cadre et où il n'y avait rien, paraît-il. J'ai dû m'habituer à y voir

ce Picasso, le portrait de sa femme, précisément. Puis, un jour, mon imagination s'est refusée à le voir. J'ai crié au vol. On m'a volé mon Picasso.

Voilà ce que je viens de penser, voilà ce que les psychiatres qui étudient mon cas pensent. Je finirai par apprendre par cœur et répéter machinalement ce qu'ils me disent; et c'est alors que je serai assez fou, disant comme eux sans me croire, pour qu'ils me donnent mon billet de sortie de cette maison de santé.

Je verrai à les croire quand l'heure en sera venue. Pour l'instant, je me trouve bien ici, quoique la chambre qu'on m'a donnée ressemble tellement à ma chambre en ville que j'y vois nettement le Saint Suaire et la Vierge à la chaise et cet inexplicable trou causé par l'absence de mon Picasso.

Y a-t-il en effet plusieurs chambres possibles pour un même homme, pour un homme qui vit en chambre, va sans dire? Je ne crois pas . . .

Tout est très cohérent et je ne parviens pas à comprendre en quoi je suis, comme ils disent, anormal.

Ils m'amusent beaucoup les médecins avec les mots qu'ils glissent dans mon dos — comme si j'étais sourd — aux gardes-malades: inhibition, démence précoce, psychose particulière. Ils croient que ça fait bien, que ça fait cultivé.

* * *

Pourtant, il n'y a pas à dire, je ne suis pas ici par hasard. Pourquoi m'a-t-on mis ici? Je ne me connais pas d'ennemis tellement acharnés. Il doit y avoir en moi quelque rouage qui ne va plus.

Je loue cette chambre, à mon arrivée de province. J'y viens pour étudier le droit. Mon père n'aimait pas cette carrière; rien ne l'intéresse que ses calculs de ponts et chaussées. Du moins, il me semble qu'il en est ainsi.

Alors quoi! Aux jours du collège, j'étais comme les autres, ni bon ni mauvais. Je n'avais jamais lu autre chose que Paul Bourget; c'est raisonnable cela.

Pourquoi m'être mis à Dostoïevsky? Je n'étais certes pas préparé; mais ça commençait déjà un peu auparavant. J'ai été fasciné, parce que j'avais commencé à regarder dans cette direction.

Tiens, voilà le médecin.

— Bonjour, docteur.

— Belle journée!

— Pas mauvaise.

— Que diriez-vous d'une sortie, en ville, aujourd'hui?

— Je préfère ma chambre.

— Ça vous reposerait, le changement.

— Je ne suis pas fatigué.

— Tiens, vous écrivez.

— Oui. Je décris l'origine de mon mal.

— Vous n'êtes pas si malade.

— Pourquoi prétendez-vous que je suis malade?

— Je viens de dire que vous ne l'êtes pas tellement.

— Alors, que fais-je ici?

— Vous vous reposez.

— Je ne suis pas fatigué. J'ai la tête claire, comme jamais. Je vous confesse que je suis fou. Êtes-vous heureux? J'admets enfin. J'admets tout.

— Qu'est-ce que vous admettez?

— Que, dans le carré, sur ce mur, il n'y a rien, qu'il n'y a jamais eu de Picasso.

— Mais, il n'y a pas de carré.

— Vous ne le voyez pas ? C'est un très mince carré, en effet; il n'y a rien dedans. Je ne vois plus cette croix que j'y ai vue déjà.

— Il n'y a pas de croix, n'est-ce pas ?

— Non. Je crois qu'il n'y en a jamais eu. Il n'y a qu'un trait sur le mur, ici, à peu près à la hauteur des yeux. Il y a quatre traits, très pâles, qui délimitent un carré. C'est comme une figure de géométrie.

La garde-malade sort en haussant les épaules, le médecin ne bronche pas. C'est sa manière de protester. Ils sont partis tous les deux et je viens de reproduire très nettement notre entretien.

Comment diable ne voient-ils rien ? Le témoignage des sens. J'ai fait mes études. Les sens ne trompent point. Mon œil voit réellement ce carré. Je ne saurais inventer ce qui impressionne ma rétine. Ils m'ont examiné la vue. Elle est parfaite. C'est donc eux qui n'y voient point.

C'est parce que ma vue est parfaite précisément que j'aperçois ce qui échappe à d'autres.

J'y suis. Ha ! ha ! C'est parce que ma condition physique est trop parfaite, c'est parce que je suis trop lucide de regard et de tête qu'on m'a retiré du monde.

J'écris tout le jour; et je m'aperçois que, la nuit, ils s'emparent de mes papiers pour les lire. Hier matin, ils n'étaient plus dans le même ordre. Ils me lisent, c'est pour établir ma courbe. J'ai ma courbe, mon graphique quoi.

C'est ce texte que j'ai tant de plaisir à rédiger qu'ils utilisent pour dresser une sinusoïde ou une parabole.

J'écris tout le jour. C'est bon écrire. On regarde filer sa main, qui trace de curieuses arabesques; et la pensée précède ou accompagne la grimace de l'encre qui s'écoule et des signes qui s'inscrivent. Je pourrais écrire tout le jour, si parfois le poignet et le bout des doigts ne se lassaient.

Le cerveau, lui, fournit toujours quelque chose.

Tiens, je suis bloqué. Le cerveau ne coule plus. Ah ! Je l'ai réveillé, je l'ai arraché à son rêve, en précisant trop. Mais voici qu'il va bien. De nouveau, il va.

* * *

Monotone tout de même cette vie de réclusion. Si je remonte plus haut, aux jours de l'enfance, je ne trouve rien, aucun indice préliminaire. J'étais un enfant moyennement sage, moyennement intelligent et moyennement bon.

Au temps où je n'étais qu'un animal, j'ai peut-être contracté quelque lésion. J'ai fait une chute à trois ans. On me l'a racontée. Je n'étais pas si précoce. Il paraît que j'ai beaucoup pleuré et saigné du nez. Puis, tout cela est-il bien véridique ? Que savons-nous ?

Qu'est-ce qu'il y a donc, qu'est-ce qui se passe ? Que diable ! il se passe pourtant quelque chose.

Atmosphère bizarre, celle d'ici. C'est paisible et silencieux; et c'est plein de fous furieux. Il est vrai qu'ils sont dans des cages à barreaux. Je les ai vus une fois. Le gardien m'a dit qu'il manquait, en ma faveur,

à la consigne. Le pauvre, il ne pouvait pas prévoir. Peut-être que, bientôt, je serai dans une de ces cages et que je mangerai mes excréments, comme le maigre jeune homme à barbe que j'ai pu entrevoir ce jour-là.

Il me semble que j'aimerais être dans une cage. Si au moins j'avais des crises. Je n'ai jamais été si calme.

En me relisant, je vois que j'ai pensé à me détruire: ce n'était qu'une attitude. Je n'y ai jamais sérieusement songé. Il fait si bon vivre, sentir en soi le sang naviguer dans les canaux, assister au monde comme à un spectacle. Non je ne veux pas mourir. Ce médecin même, qui n'est pas un sot, et qui m'observe, je l'épie moi aussi. Il m'intéresse beaucoup. Son cas me passionne. Il interprète tous mes mots, toutes mes attitudes en fonction de ma maladie. Il est déformé. A tel point qu'il deviendrait fou lui-même et ne s'en apercevrait nullement, tellement il est sûr de ses diagnostics.

Je crains qu'il ne m'ait classé dans la catégorie des déments précoces. Dans ce cas, même si je guéris, je demeurerai indéfiniment fou pour tout le monde. Cette maladie est incurable.

Je sais bien que je suis fou actuellement. Ma raison le prouve à l'évidence. Raisonnons.

La société est bien organisée; à tout le moins elle est normalement organisée. D'autre part, personne n'a intérêt à ce que j'habite une maison de fous. Donc, je suis fou. A moins que le médecin qui m'a examiné ne se trompe; mais non, il ne se trompe pas.

Je suis le seul à voir ce carré sur le mur. J'en vois un semblable dans toutes les chambres qui ressemblent à la mienne. Personne ne les voit. Je me trouve donc pour ainsi dire automatiquement fou.

Le jour où je ne verrai plus même le carré, je ne serai plus fou; mais alors je me dirai que je suis fou de ne pas voir demain ce que je vois très bien aujourd'hui.

Ma vue, peut-être, aura baissé. Oui, souhaitons que ma vue baisse.

Voilà que pour devenir normal je rêve d'être anormal. Passons.

On me donnera peut-être de l'insuline. C'est un remède très fort et qui pourrait bien me rendre véritablement fou.

* * *

Dans mon ascendance, il n'y a pas de fous. Pas un fou, rien que des gens moyennement sages. Avant mon père l'ingénieur, un notaire. Toujours au même endroit, aux Trois-Moulins. La ville des Trois-Moulins est une vieille ville, et très sage.

Avant ces deux-là, rien que des paysans, depuis Clodion le Chevelu, je suppose. A moins que ça ne remonte qu'au temps de Charles le Chauve; il y a beaucoup de calvitie dans la famille. Cela indique une certaine débilité.

Les aventures d'adolescence — toutes moyennes — que j'ai eues ne me prédisposaient pas à la folie. Au collège où j'ai étudié, tout le monde était très sage. Je suis peut-être devenu fou par réaction; mais je trouve que c'est une solution trop dialectique.

Comme je n'ai jamais aimé les enfants, je n'ai jamais donné de signes précoces d'idiotie.

Je ne fus ni trop taciturne, ni trop expansif. Je serais devenu un homme du juste milieu, comme mes ascendants.

Un jour, en jouant au hockey — j'excellais à ce jeu — je me frappai la tête sur la glace. Je fus quatre heures inconscient et je me réveillai en parlant de whiskey. J'attribue ce fait à mes ancêtres qui furent ivrognes de père en fils, depuis François Premier au moins.

Ce ne fut pas ce coup-là qui me porta au cerveau.

* * *

J'écris en toute lucidité des choses très claires pour moi. Tant pis pour le lecteur, s'il ne peut me suivre. Il n'avait qu'à faire ses classes. D'ailleurs, le lecteur, c'est vous et vous seul, cher docteur. Évidemment les gardes-malades jetteront bien un coup d'œil sur le papier mais ça ne pourra que les ennuyer.

Nous disions donc, cher docteur, que tout ceci est fort clair et que vous et moi nous nous y comprenons très bien, quoique ce texte nous révèle des phénomènes exactement contraires. Vous déduisez que je suis fou. Je conclus à ma parfaite et froide lucidité.

Je suis effroyablement lucide au moment où je vais conclure peut-être que le carré, là sur le mur, est bien toujours un carré. Il est certes une forme de ma sensibilité. C'est la forme espace que j'applique à ce mur blanc. J'y trace des contours.

Vous voyez donc, cher docteur, que je ne suis pas fou. Je ne suis que kantien.

Mais quel est ce bruit au dehors et que se passe-t-il? Voici la garde-malade.

Pourquoi donc se tient-elle si près de la porte? A-t-elle peur de moi? Je noterai soigneusement notre entretien.

— Qu'y a-t-il? J'entends comme quelqu'un qu'on égorge.

— Ce n'est rien.

— Belle réponse. Me prenez-vous pour un fou? Ne craignez rien, je suis très calme et je veux savoir. Mais les hurlements se sont tus. Dites. Quelqu'un vient de se faire hara-kiri? Plutôt non, ça sonne comme l'amok. Savez-vous, mademoiselle, ce que c'est que de faire amok? Vous ne connaissez rien, n'est-ce pas, des habitudes malaises? Enfin, que se passe-t-il?

— Je vais vous le dire, parce que je sais que vous êtes un cas calme et que ça ne vous énervera pas. C'est le voisin qui, subitement, a eu une crise. Il a jeté un verre à la tête de la garde-malade. Puis, il s'est mis en frais de lui arracher un œil avec les tessons. L'infirmier est arrivé juste à temps. Les cris que vous avez entendus étaient ceux de la garde-malade.

— Était-ce une jolie fille?

La garde-malade vient de sourire de ma frivolité, ou bien elle se réjouit de savoir l'autre défigurée. En tout cas, elle rit encore un moment avant de me répondre: « Elle n'était pas mal ».

— L'homme criait-il? Il me semblait entendre des cris d'homme aussi.

— Oui. Il criait lui aussi, mais moins fort.

— Évidemment. C'est tout à fait logique; l'histoire que vous me contez là est vraisemblable et pourrait s'être passée ailleurs que dans une maison de fous. Vous ne manquez pas d'imagination, mademoiselle. Pourtant, laissez-moi vous dire que ce n'est pas cela qui vient de se passer. Ce qui vient d'avoir lieu, je vais vous le narrer. (Ici, je remarque un premier signe d'angoisse sur le visage de la garde-malade; j'en profite pour prendre un air plus dégagé.) Donc, les cris que nous venons d'entendre sont ceux de mon voleur qui s'est enfin fait pincer. Je vous demande donc poliment, mademoiselle, de voir au plus tôt à ce que mon Picasso soit remis en place, là, sur ce mur, à l'endroit où il y a les traces du cadre.

Comme je fais un pas en avant dans sa direction, elle bondit jusqu'à la porte qu'elle verrouille précipitamment de l'extérieur.

Je suis si content de mon effet, de cette petite blague innocente, que je me roule de joie sur mon divan. Je ris aux larmes. Je me tiens les côtes, je n'en puis plus.

Et voici (je raconte tout ceci après coup) que la scène à faire se produisit au bout de cinq minutes. Je riais si haut et avec une telle continuité que je n'entendis même pas la porte s'entrebâiller, et que je trouvai dans ma chambre les trois infirmiers de l'étage avant d'avoir pu composer mon visage ordinaire. Je leur montrais habituellement un extérieur plutôt grave.

D'abord décontenancé et ramené par le mécanisme de l'habitude à l'attitude à laquelle je me tenais par devers ces messieurs, je repris un moment l'air sombre du gentilhomme déchu. Puis, je n'y tins plus et je bondis sur le sofa où je me roulai de nouveau dans un rire incoercible.

Un peu rassérénés tout de même et voyant qu'ils avaient affaire à une crise bénigne — l'hilarité n'est pas une folie maligne — ces messieurs tournèrent alors les talons et s'en allèrent, sans mot dire, avec dignité.

Mon rire finit par se calmer et par se changer en un vaste sourire de béatitude. Je songeais à mon graphique qui allait, ce jour-là, accuser une hausse tout à fait imprévue.

Restons en là pour le moment. Bref, quand je serai guéri, je me ferai médecin aliéniste.

LES PRESSENTIMENTS D'ANATOLE LAPLANTE

C'est à cette époque que je commençai de me sentir tout chose et comme inquiet. J'avais l'impression que, quelque part, il se passait quelque chose d'anormal. J'ai compris par la suite que c'était à cause de certaines émanations cérébrales auxquelles je tiens mordicus.

Je me pris à rêver à Lepic toutes les nuits ou presque. Je vins même à rêver que Lepic avait perdu la raison. Y a-t-il donc une relation entre ces états d'âme et cette histoire de folie qu'on vient de lire? Il faudra voir.

Toujours est-il que je ne me possédais plus et que je ne pouvais plus accoucher de ces runes qui ont dû intéresser beaucoup le lecteur qui s'est rendu jusqu'à ce moment de mon récit.

J'étais comme une âme en peine. J'éprouvais cette sensation curieuse que l'on ressent lorsqu'on se souvient d'une gaffe commise ou d'un malheur imminent, mais sans pouvoir préciser au juste de quoi il s'agit. On est dans l'angoisse, on ressent comme le

trac; ça se localise dans la région de l'abdomen, à la hauteur de l'estomac de préférence. C'est un malaise sourd qu'on n'éprouve aucun plaisir à subir.

Puis, ça devenait comme un pressentiment.

— Quelque chose de formidable est sur le point de me survenir, me disais-je.

Je m'agitais en vain, dans l'attente. Je prenais mon chapeau et je sortais. J'errais par les rues. J'allais au cinéma. Impossible de travailler. C'était l'hiver. Je devins un assidu de toutes les parties de hockey. Les enfants de l'école Souard jouaient-ils contre ceux de l'école Querbes, j'y allais. Je me remis à faire du ski. Je glissais comme une trombe sur les pentes du Mont-Royal. J'étais devenu flasque et vide comme un roman canadien et je me laissais bercer au fil des descentes folles, sur des pistes froides comme la mort.

Plus moyen d'écrire, d'aligner vingt mots.

Le souvenir de Charles Lepic se réveillait, impérieux. Sa présence encombrante brouillait mes concepts. Je pensais à lui à tous moments, à propos de tout. J'avais toujours besoin de son avis avant de rien entreprendre. Ne pouvant l'obtenir, je remettais à plus tard. Je devais, à mon tour, faire de la neurasthénie. Plus modeste, je ne m'évadais que dans mon entourage.

* * *

Dans cet état de perplexité, un soir que je n'en pouvais plus, je me trouvai, par hasard, errant dans la rue Saint-Denis, en face du logis de Brouillard. Je sonnai et j'entrai.

Brouillard était en pantoufles; et il lisait le *Star*. Dans son logis, où tout est rangé comme dans un classeur par son épouse minutieuse, règne l'ennui particulier à la petite bourgeoisie. L'épouse de Brouillard a pour ainsi dire été faite sur commande pour Brouillard. Elle est aussi effaçée qu'il est encombrant, aussi plate de taille et de verbe qu'il est rond et haut en couleurs.

Il dissimule mal sa surprise à ma vue. Nous ne nous sommes pas reparlé depuis l'affaire des menottes, et si nous ne manquons pas de nous saluer quand nous nous rencontrons — j'ai repris mon habitude des promenades quotidiennes — j'ai l'impression que les saluts de Brouillard n'ont plus la cordialité qu'ils avaient auparavant. Il faut que je sois bien vanné pour m'adresser à lui.

Brouillard n'attend plus rien de moi depuis le jour où il a découvert qu'il y avait des limites à ma compréhension et qu'un écrivain peut demeurer court devant certains problèmes psychologiques.

Comme il considère, avec assez de justesse, qu'il faut tenir loin tous ceux sur lesquels on ne compte pas pour quelque chose, et parce que je me suis avéré un puits épuisable de solutions, il m'a simplement mis au rancart. Je suis de plus en plus persuadé qu'il ne se porterait pas volontiers garant de ma santé cérébrale.

* * *

Après quelques minutes de conversation banale, il prend un air interrogateur. Il semble me dire: « Que

viens-tu faire ici ? » C'est la première fois que j'entre chez lui. Je sens qu'il se demande: « Quel service peut-il bien attendre de moi ? » Et, comme tous ceux qui se savent obscurément incapables de rendre des services spirituels, il s'imagine peut-être que les vicissitudes de ma vie d'intellectuel m'acculent à quelque demande d'argent.

L'air prospère de Brouillard fait qu'on cherche beaucoup à lui emprunter de l'argent. On ne l'y prend plus facilement.

Je ne veux pas prolonger davantage son supplice.

— Sais-tu, mon cher, que je suis en train de devenir neurasthénique ? J'ai pensé de venir te demander le secret de l'optimisme.

Brouillard, soulagé, respire et il s'entend dire assez gauchement:

— S'il n'y a que ça, mon vieux, je suis ton homme. Demande à Joséphine. Moi, je suis toujours au-dessus de mes affaires. Sauf quand j'ai mon rhumatisme; mais de celui-là aussi j'ai fini par venir à bout. Je suis un homme heureux. Si tu veux un bon conseil, Laplante, marie-toi.

— Me marier ? Non, vraiment. Ce n'est pas la bonne solution. Je ne suis pas si pressé de renoncer au célibat . . .

— Achète-toi une automobile alors. Voyage. Pas de spleen qui tienne à ce régime. Cela c'est vivre.

Je constate une fois de plus que, pour Brouillard et ses semblables, vivre, c'est s'arranger pour ne pas penser: avoir à ses côtés une femme qui babille,

prendre la route pour se distraire de l'intérieur, s'évader de soi-même . . .

— Crois-tu à la télépathie ?

— Oui, non. Ça dépend.

— J'ai connu un type formidable qui s'appelait Lepic. Il est parti. Je songe à lui souvent. Ces derniers temps son souvenir ne me laisse plus de répit. Est-ce que, de son côté, il pense à moi ?

— Non. Tu deviens comme mon patron, qui est spirite. Il m'a invité à une séance l'autre jour. Son médium, qui sait à peine lire et écrire, lui a donné une consultation théologique très précise et très savante. Il se prétendait le cardinal Mercier. Ma foi, c'était à n'en pas croire ses oreilles. Pourtant, c'est du chiqué, c'est du truc. Je ne crois pas à ces machins-là.

— La télépathie, ce n'est pas la même chose.

— Bah ! Tu sais bien qu'il n'y a pas de télépathie. Lors de ses dernières couches ma femme a failli mourir, seule, à la maison. Elle n'a pas eu la force d'appeler le médecin. Pendant ce temps-là, je jouais un bridge endiablé au club. J'étais heureux comme un roi. Jamais je ne me suis senti moins anxieux. A deux heures du matin, j'ai trouvé, en rentrant, ma femme évanouie, en train de crever quoi. Pauvre Joséphine ! Heureusement que les choses ont bien tourné. Je me serais reproché toute ma vie ma gaieté de cette nuit-là.

— C'est peut-être parce que tu n'es pas un émotif. Il paraît que l'émotif constitue un meilleur médium.

— Peut-être.

Joséphine nous sert du café et des friandises. Brouillard s'empiffre, nous blaguons. Je me sens reposé, l'esprit rafraîchi. Quel bel animal ! Quelle inconscience heureuse ! Maudite condition des cérébraux ! Vive les gros mangeurs ! Voilà le bilan spirituel de ma soirée. Je rentre chez moi avec la conviction profonde et temporaire, je l'espère, que Brouillard est un homme heureux.

* * *

Faut-il croire à la télépathie, étais-je halluciné par je ne sais quel malheur mystérieux qui me menaçait ? Quelque malentendu fâcheux se préparait-il à éclater dans l'ombre, ou bien était-ce tout simplement Brouillard qui avait raison ? Telles furent mes pensées du lendemain.

Cette persistance du souvenir de Lepic, cette exaspération en moi de la mémoire « lepicienne » me portait invinciblement à croire que du nouveau allait se produire dans mon aventure Lepic. Tous les raisonnements de tous les Brouillard de la terre ne pouvaient rien là-contre.

La plupart du temps, en homme sage, je mettais le détraquement progressif de mon esprit au compte de la fatigue et je me moquais royalement de moi-même. N'avons-nous pas en nous tous un sage qui se rit d'un autre nous-même que nous appellerions volontiers le Sentimental ?

Le sentimental qui dort en moi se portait mal en effet. Une nuit, je me réveillai en sursaut. Je venais d'assister à la pendaison de Lepic. Une autre fois, il était Ganelon et il mourait écartelé. Tout était

confus d'ailleurs dans ce rêve et fourmillant d'anachronismes: Lepic subissait l'écartèlement entre quatre chars d'assaut et il avait sur la tête une coiffure de l'époque des Merveilleuses.

Les derniers temps, je croyais voir dans mes rêves quelqu'un qui cherchait à pénétrer dans ma chambre ou à sauter par ma fenêtre. J'appris plus tard que Lepic, à ce moment-là, avait tenté plusieurs fois de s'évader.

En tout cas, j'écris l'histoire. Je ne cherche pas à imposer mes explications. Je ne suis ni mesmériste, ni swedenborgien, ni disciple de Delaage. Je ne crois ni au magnétisme, ni au spiritisme, ni à la théosophie et encore moins aux tables tournantes. Je crois aux influences. Je cherche à les expliquer et je n'y parviens pas toujours. L'avenir, je l'espère, nous éclairera sur les communications spirituelles à distance. Mon cas, je n'en doute pas, sera catalogué avec beaucoup d'autres et favorisera la découverte de la vérité. J'ai toujours rêvé de faire quelque chose pour ces pauvres diables de savants qui s'esquintent à nous expliquer les choses. J'aime autant les aider de cette manière que de léguer, comme j'y ai déjà pensé, ma carcasse à un laboratoire.

* * *

A dire le vrai, si ce qui est arrivé plus tard n'avait pas eu lieu, je crois bien que je ne constaterais pas à l'instant où j'écris l'importance des phénomènes que je rapporte. J'avoue que je me rappelle nettement

deux ou trois autres moments à peu près semblables dans ma vie où j'étais amoché et où j'attendais quelque chose. Il n'est rien venu. Si. J'ai passé à la suite de ces périodes désertiques par des moments de fécondité cérébrale qui m'étonnaient moi-même.

O lecteur languissant — à noter que je ferai ici mon petit Claudel — que ne lâches-tu cette queue glissante de la vache de Cacus ? Si j'allais te décevoir et si rien de ce que j'annonce de catastrophique ou d'étonnant n'allait se produire, ce que tu serais choqué de mon impertinence et flatté tout de même par devers toi de m'avoir pris en flagrant délit de composition défectueuse.

Tu te demandes ce qui va venir et en quoi cette histoire de folie, fort bien tournée, ma foi, peut se rapporter à la rentrée en scène de Charles Lepic. Patience! Tu te dis aussi que, tout habile homme que je sois, j'aurai bien du mal à retomber d'aplomb sur mes deux pieds. Non. Je ne te ferai pas le plaisir de mal rebondir. J'opérerai tout à l'heure un rétablissement qui te plongera dans l'ébahissement; mais de grâce aie le courage de patienter! Je sais bien que l'issue de ce jeu est passionnante. Moi aussi elle m'emballe; mais, si tu veux que je gagne la gageure, tolère que je prenne du champ pour bien sauter, selon toutes les règles du roman, et d'une manière enfin qui eût plongé dans la joie défunt Sainte-Beuve.

Écrire un roman, c'est l'essentiel. Les genres sont fixés. Il y en a un, deux, trois, quatre, cinq . . . Ensuite, c'est le chaos qui commence, le surréalisme quoi!

J'en revins à mon topo sur l'ennui, le dégoût, l'angoisse; et je continue de prétendre, pour moi seul à tout le moins, que ces signes avant-coureurs n'étaient pas sans relations avec l'état d'alors de Lepic et la subconscience exaspérée de Laplante — moi. Les phénomènes de télépathie sont plus fréquents entre parents et entre amis qu'entre étrangers. Laplante a tellement été informé par Lepic que, de loin ou de près, leurs cerveaux ne cessent jamais tout à fait d'être en continuité et rapport. En tout cas, je me disais sans cesse — tellement la pensée de Lepic m'était devenue fréquente — que je recevrais bientôt de lui quelque message.

Ce dernier état de certitude d'un message prochain alla s'accroissant dans la dernière semaine qui précéda l'événement. Le dernier jour, il fut particulièrement aigu. Pendant la dernière heure, c'était devenu une certitude. Je vous fais grâce de la dernière minute et de la dernière seconde.

Soudain, ce fut arrivé.

Le téléphone sonna.

RETOUR DE CHARLES LEPIC

J'en suis encore tout étourdi et je ne le croirai jamais, je pense: je viens de revoir Charles Lepic. Nous sommes revenus ensemble du plus extraordinaire des endroits, il n'y a pas dix minutes.

Je bondis aussitôt sur ma plume et je tâche de reconstituer le récit de Lepic. Il ne faut pas qu'une telle aventure se perde.

D'abord, Lepic n'est jamais allé en Nouvelle-Zélande. Las de la vie, se sentant inutile et désœuvré, il avait décidé de faire un faux départ et de se camoufler en étudiant de province, venu à Montréal pour suivre des cours de droit. Il s'était même inscrit à l'université sous un faux nom. Il avait pris une pension pas cher, rue Saint-Urbain; et il avait commencé de jouer sa comédie.

Ce n'avait été qu'un jeu en effet de se constituer fou. Il s'était mis à parler à son hôtesse du départ de son Picasso. Celle-ci avait fini par comprendre qu'il s'agissait d'un tableau — qui n'avait d'ailleurs jamais été présent à l'endroit indiqué.

Les renseignements fantaisistes donnés par Lepic sur son âge, sur son existence antérieure, sur ses ascendances avaient contribué à semer dans l'âme de la dame des doutes sur la santé cérébrale de son nouveau pensionnaire.

Une enquête faite discrètement dans la ville des Trois-Moulins n'avait révélé l'existence d'aucun Parmentier. C'est ainsi que Lepic s'était baptisé: Ambroise Parmentier. Il ne voulait d'ailleurs pas toucher à une patate.

Etre abstème vis-à-vis du tubercule traditionnel constitue une telle originalité, surtout quand on s'appelle Parmentier, et même si toutes les ménagères ne connaissent pas le messie de la pomme de terre, que Lepic ne tarda pas à passer pour fou à lier.

Il jugea bon de doser ses effets et de ne faire que peu de scènes retentissantes. A la suite de l'une d'elles, madame Laforest (Anastasie de son nom) prit sur elle de faire interner cet inconnu mystérieux.

On trouva dans ses poches cinq mille dollars en billets. Il fut reçu à bras ouverts à l'hospice et installé dans la plus belle chambre. Ce luxe coûta à Lepic environ trente-cinq dollars par semaine; et cela devait durer plus de dix mois; jusqu'au jour précisément où je réussis à le faire sortir de cet hôpital où il commençait de s'embêter.

Quelques semaines après avoir écrit les notes qu'on a lues plus haut et où il décrivait avec une lucidité effrayante sa pseudo-folie, dans le but de mystifier gardes-malades et médecins, Lepic se sentit las de nouveau et éprouva le besoin de reprendre son

ancien état civil et sa liberté. Il expliqua au médecin qu'il ne s'appelait pas Parmentier, mais Charles Lepic, que sa folie était feinte, qu'il n'avait jamais souffert de la tête et que, en effet, il n'y avait jamais eu dans sa chambre de Picasso, ni même de carré géométrique sur aucun mur.

Comme on peut s'y attendre, le médecin ne le crut pas et enregistra dans le dossier Parmentier une nouvelle phase de la maladie.

A partir de ce moment, Lepic-Parmentier fut étroitement surveillé et suspect de tenter de s'évader.

Deux ou trois efforts en ce sens furent inutiles. C'est alors que Lepic décida d'avoir recours à moi. Il me fit mander par téléphone, mais sans se nommer, qu'un ami à moi, malade de la tête, tenait à me voir.

Je me rendis au lieu désigné, plein d'anxiété et sachant que la « chose » était arrivée, mais sans avoir le moindre soupçon que ce fût Lepic en personne qui m'appelait à cet endroit. On m'introduisit dans sa chambre, avec mille précautions, le médecin étant présent. Il s'agissait de savoir si j'allais interpeller le malade sous le nom de Lepic ou sous celui de Parmentier.

Quand Lepic nous vit entrer, et avant même que j'aie eu le temps d'ouvrir la bouche, dans ma stupéfaction de le voir là, il se précipita sur moi et me souffla à l'oreille:

— Réponds tout haut à cette question: Qui a découvert la patate ?

— Parmentier, fis-je, à haute voix.

Je vis une lueur de satisfaction dans les yeux du médecin, la garde-malade ne se tenait pas d'aise et Lepic jubilait évidemment.

A cent lieues de comprendre ce qui se passait, je demandai à Lepic:

— Comment es-tu rendu ici?

— Je te conterai cela plus tard. Pour l'instant, il s'agit d'en sortir. Je me suis plu à mystifier ces gens; mais j'en ai marre de ce jeu-là. J'ai décidé aujourd'hui de redevenir moi-même. Dis donc à ce cher docteur quel est mon nom véritable.

— Ton nom. Ma foi. Je ne l'ai jamais su. Tu t'es présenté à moi sous celui de Lepic; mais je ne ferais pas serment que c'est là ton véritable nom.

— Tu ferais bien, car je suis nominaliste. J'ai des centaines de noms. Celui-ci en tout cas est le nom que je tiens à porter pour le moment. Je suis dégoûté du dénommé Parmentier que j'ai créé ici. Je veux m'évader de cette identité-là. Imagine-toi que ce cher docteur ne veut plus démordre de Parmentier. En tout cas, arrange les choses avec ces messieurs. Je te suis en ville dans un quart d'heure. Je fais mes paquets pendant que tu t'expliqueras avec le docteur. Au revoir, mon cher Laplante. Sans rancune, docteur.

Sur ce, Lepic nous conduit aimablement à la porte, nous pousse délicatement à l'extérieur et s'incline devant nous avec dignité.

Me voici seul à seul avec le docteur.

— Que pensez-vous de ce pauvre homme? Évidemment, il ne s'appelle pas Parmentier et j'aurais dû m'en douter. Précisément, à cause de cette idiosyncrasie pour la patate. Il y a là une toquade évidente.

— Vous ne le prenez tout de même pas pour un fou. Lepic est un loustic de grand style. Je le connais bien. Il n'a jamais été fou. Il a voulu faire une expérience, voilà tout.

— Je me demande en effet s'il est aussi fou que je pensais. Je commence à croire que ce n'est pas l'hôpital qu'il lui faut. Ses manies sont en somme inoffensives. Bref, si vous voulez vous porter garant de sa sortie, je le laisse aller.

— Certes, fis-je. Ajouterai-je, mon cher docteur, que je ne crois pas que Lepic souffre de manie. Son cas est peut-être psychologique: il n'a rien de pathologique. C'est un original, indépendant de fortune et d'esprit, et qui s'amuse à mystifier.

— A ce point, il n'y a pas d'originalité qui tienne. Du moins, à mon avis. En tout cas, c'est à vous de nous débarrasser de ce maniaque qui n'en est pas un.

Ces derniers mots furent prononcés d'une voix assez rapide. Le docteur était évidemment ou vexé ou humilié.

Bref, je ne saurai jamais s'il a renoncé à son verdict ou s'il persiste à croire Lepic atteint de folie.

Quelques minutes plus tard, Lepic et moi prenions place dans un taxi.

— Rue Drummond, 116, dit Lepic au chauffeur. Puis, se tournant vers moi: « Je rentre dans mon ancien état civil. Tant pis! Pourtant, il ne faudra pas chercher à me voir d'ici quelque temps. Je veux me rendre compte de ce que je veux au juste. Si je désire vous

revoir, je vous reverrai. En attendant, je vous laisse pour votre édification les élucubrations que j'ai écrites au cours de ma maladie.»

Lepic me tendit un paquet de notes volumineux. Je n'en ai gardé que l'essentiel. C'est le récit que nous avons lu précédemment.

Au cours de notre voyage de retour vers la ville, mon ami paraissait affaissé.

— Je suis navré, disait-il, de rentrer dans la vie normale. C'était si bon la folie. Pourtant, je n'en pouvais plus: il me fallait ma liberté. Etre seul, loin des hommes, soit; mais à condition qu'on soit libre.

Je me mis à dire à Lepic combien son absence m'avait été pénible et comment je m'étais décidé à produire l'œuvre qu'il attendait de moi.

Je lui parlai de ce journal philosophique que je me proposais de publier et qui contiendrait l'essentiel de nos deux pensées. Je lui avouai les affres de la composition. Combien d'heures j'avais passées à condenser son jaillissement dans ma plus grise maturité!

Lepic m'écoutait, sans mot dire, soucieux. Soudain, il releva la tête.

— Hélas! Il faudra que j'attende encore longtemps pour vous revoir. Vous n'êtes pas encore affranchi de votre maître. Je vous aime quand vous êtes pleinement vous-même, quand vous avez tellement dévoré Lepic qu'il ne reste plus sur le plateau que du Laplante substantiel. Non, Anatole Laplante, j'aimerais mieux mourir que d'avoir un disciple. J'aurais dû souffrir encore un an d'hôpital avant de vous faire venir. Me revoir souvent ne pourrait que vous perdre. Cette

œuvre que vous portez en vous, dont vous êtes capable, savez-vous que je puis la gâter, la compromettre? Si je reste dans la place, avec ma fantaisie furieuse, qui vous préservera des écarts, où chercherez-vous la mesure? En vous-même certes. Vous êtes un homme d'équilibre. Vos facultés sont toutes fortes; mais vous êtes aussi un homme généreux. Votre reconnaissance à mon égard vous abuserait. Pour me faire plaisir, vous feriez faux, comme vous avez fait jadis, dans certaines pages de *Mondes chimériques* — je l'ai lu cet ouvrage, sans jamais vous le dire. Pourquoi avez-vous si mal reproduit mon abracadabrante *Histoire hypothétique* et ce conte arbitraire et sec l'*Ame à nu*. Avec combien plus de flamme, je vous avais livré toutes chaudes ces parcelles de moi-même. Voilà. C'est que vous ne vous êtes pas assez émancipé de moi à ces moments-là. Vous avez voulu être trop littéral, trop fidèle.

« Ce qui est vraiment bien dans ce récit de nos rencontres d'autrefois, c'est ce qui vous a ému, ce que vous avez repensé par vous-même. Barabbas, le petit pâtre à la crèche, la description de ce jour où j'étais si triste, voilà qui vivait! Puis, faites attention à l'érudition. N'oubliez pas que vous écrivez pour des lecteurs qui n'ont rien lu. Ne leur révélez que peu de choses à la fois. Prenez bien garde de vous prévaloir de nos connaissances combinées. Mystifiez-les quelques fois, certes, mais n'ayez jamais l'air de vouloir les épater. Moi, j'aime l'épate. C'est ma vie. Quand vous me mettrez en scène, prenez bien garde qu'on aille me prendre pour un être impossible! Que je ne

paraisse pas trop vouloir épater! On ne vous comprendrait plus, vous, un sage, d'avoir un ami aussi inadmissible. Mais, nous sommes rendus. Au revoir, Anatole Laplante. Quelque chose me dit que nous finirons par nous retrouver.

LA DANSE DES PERSONNAGES

A ce moment de notre récit, puisque tout va mourir et qu'il faudra bientôt mettre le point final, moi au plaisir d'écrire, et vous, lecteur, je n'en doute pas, à la joie de me lire, alors qu'une autre aventure, d'évasion pour vous, de création pour moi, s'achève et que je vous ai enrichi en me vidant, ne convient-il pas de faire le point et de réunir les éléments épars d'une personnalité qui allait s'affirmant, de prendre conscience une fois pour toutes des divers personnages et des événements qui ont de l'extérieur contribué à modeler Laplante et à lui imposer un intérieur qu'il ne voulait pas nécessairement tel ?

Nous ne sommes jamais tels exactement que nous voudrions être. Trop de circonstances dans nos vies, trop d'êtres qui passent en nous ou près de nous viennent modifier notre être propre pour qu'il faille croire ces messieurs qui affirment qu'une personnalité est une chose que chacun façonne seul et d'une manière autonome.

Dans ces événements en apparence épars et qu'il faut bien rassembler et lier ensemble, d'une manière certes artificielle, (si nous voulons enfin qu'on tienne compte de nous dans l'histoire du roman) dans le chassé-croisé des êtres qui ont passé parfois fugitivement à travers la vie de cet Anatole Laplante que je consens à être, et qui ont continué de vivre à l'intérieur, malgré qu'il n'en fût plus question en apparence, ne faut-il pas faire ressortir, à tout le moins aux intentions de la critique, que ce livre est un, en autant que la vie d'un homme peut être une ?

De même que *Mondes chimériques* ne fut jamais un recueil de contes — crois-m'en, ô lecteur canadien ! — mais l'histoire des pensées de Charles Lepic s'accompagnant de menues réactions chez Anatole Laplante, ainsi le présent ouvrage est-il l'histoire intérieure d'Anatole Laplante qui continue d'évoluer et de naître au monde, grâce à l'entrée continuelle en lui du monde par la connaissance et le contact des êtres. Cette fois-ci, c'est au tour de Charles Lepic de demeurer en fond de scène. Il faudra terminer la trilogie — qui n'est nullement un essai, ni des contes, mais un roman fleuve ou simplement rivière, si l'on préfère — il faudra, lecteur, que je termine par un autre ouvrage où Lepic et Laplante joueront des rôles égaux.

* * *

Il reste que j'ai surtout cherché à faire naître l'intensité. Anatole Laplante est un être qui est parti en quête de vie intense. Presque tous les événements

de son existence ont été des événements contraires à la vie. Il a pourtant su en retirer une philosophie optimiste. Est-ce uniquement parce que Anatole Laplante est chrétien et qu'il sait que le royaume de Dieu n'est pas de ce monde ? Ne serait-ce pas aussi parce que la sagesse purement humaine rejoint spontanément une sagesse supérieure ?

Vivre intensément pour celui qui cherche à être sage devant Dieu et devant les hommes, n'est-ce pas accepter la vie ? N'est-ce pas acquérir la plasticité qu'il faut pour se laisser modeler par les dures expériences qui s'offrent sans cesse à qui se donne la peine de vivre ?

Dans la personne d'Anatole Laplante, c'est le dépouillement de soi-même, essentiel à la joie, que j'ai voulu, sans m'en douter, prôner. Je le découvre enfin en me relisant pour la centième fois: Anatole Laplante, c'est un homme qui s'acharne à conquérir la modestie, à découvrir le peu de place qu'un homme occupe dans le monde et à s'inscrire dans ce petit lieu sans que l'amour-propre en souffre.

D'autre part, Anatole Laplante est un être qui cherche à vivre totalement, par tous les pores de son être. En lui, la partie qui raisonne est la partie essentielle, mais elle se refuse à être la seule composante humaine d'importance. La vie spontanée, l'absurde vie en rêve elle-même, et jusqu'à ces instants où l'on se prend en flagrant délit d'absurdité ont été notés, étiquetés, endossés. C'est un bilan complet qu'Anatole Laplante dépose.

Ce n'est pourtant pas le bilan de l'homme en général, ni celui de l'homme contemporain; c'est le bilan précis d'Anatole Laplante, né de tels parents, forcé à réagir par telles ou telles circonstances, dont quelques-unes vraiment n'auraient eu aucune importance dans la vie d'un autre.

C'est ainsi qu'il fut nécessaire pour que Laplante pût compatir sincèrement aux tourments de son cousin Jacques que celui-ci fût peintre. Eût-il été musicien ou sculpteur que Laplante, peu féru de ces deux arts, n'eût pas compris au même degré le combat du jeune artiste pour l'art et contre la vie.

Brouillard, au lieu d'être comptable, eût-il été avocat — il y a beaucoup de Brouillard dans cette carrière — Anatole Laplante eût éprouvé pour lui une répugnance si invincible qu'il n'eût peut-être pas réussi à retirer de lui une expérience salutaire du milieu petit bourgeois. Il l'eût fui d'instinct plutôt que de l'aborder avec sympathie.

L'intensité dans le vivre, que Laplante n'a point cessé de chercher, va d'ailleurs bien au delà du mot et, seule l'atmosphère peut la traduire. L'intensité est comme la sincérité. En voulant les préciser trop on les estompe; d'autant plus que, appliquées à la vie, ces deux notions expriment une même réalité. Anatole Laplante veut donc être sincère. Il veut se livrer lui-même, se dépouiller de cet amour propre particulier qui fait que l'on cherche à s'embellir, ou à s'enlaidir mais jamais à se montrer tel qu'on est.

Ce sentiment, quand il l'exprime, évoque en lui infailliblement un des épisodes les moins vitaux de son

existence, ce jour où il a pris contact avec la véritable misère humaine, auprès de la petite Amélie et de son père, le pauvre honteux. Il garde précieusement le trésor de cette famille déshéritée, cette pipe ouvragée dont la présence dans sa demeure lui donne envie de pleurer, certains soirs où il ne rougit pas d'être sentimental.

Là où Charles Lepic, qui n'est presque pas un être, mais le génie familier, le « daimôn » d'Anatole Laplante, là ou Lepic s'élève sans cesse au-dessus du réel pour philosopher et s'abstraire, Laplante ne sait que souffrir et vivre.

* * *

Pour l'heure, nous terminons. Laplante s'est largement émancipé de Lepic, par un effort d'affranchissement personnel et grâce aux êtres et aux livres qui se sont aussi heurtés à lui.

Laplante vit d'une vie sienne et il tentera d'esquisser un jour les grandes lignes de sa philosophie de la vie. C'est cette œuvre future où il cherchera à condenser son message essentiel qui mériterait à vrai dire d'être le centre du présent ouvrage. Mais, ne soyons pas futuristes.

Avant, pendant et après, les événements qui bousculent d'ordinaire les vivants ont ébranlé, comme ils ébranlent tout le monde, Anatole Laplante, curieux homme.

Montréalais, il l'est demeuré malgré son séjour à Québec; et il en a profité pour constater que l'homme est le même partout, avec des nuances subtiles qui

tiennent tout au plus aux lambris des plafonds et à l'habitude de marcher un peu plus penché en raison des côtes à gravir. Le Québécois diffère du Montréalais surtout en cela que certains muscles de la cuisse et de l'abdomen sont chez lui plus développés.

Cette humanité que Laplante a senti frémir à travers les malentendus cocasses de la famille « aux menottes » est la même qui s'exprimait dans les désespoirs créateurs de Jacques Trudeau.

Malgré sa cuistrerie inconsciente, Brouillard lui aussi est un homme. Il est humain, en ce sens qu'il souffre, comme tout le monde, d'assister à la douleur d'un chien écrasé qui se tord dans la rue. D'ailleurs, il ne demeure pas impassible aux misères humaines. Ses cruautés de petit bourgeois qu'il ignore complètement — puisqu'il ne cesse plus de se sentir bon — il les réserve aux méchants, à ceux qui pourraient troubler sa quiétude.

C'est de cette connaissance d'hommes nombreux et complexes qu'est sortie la philosophie d'Anatole Laplante avec laquelle nous avons pris un premier contact et qu'un autre ouvrage viendra nous révéler complètement, je n'en doute pas.

Les absurdités voulues de Lepic et les plus graves absurdités de la vie spontanée ont amené Laplante à beaucoup réfléchir sur la vie. La simple prise de conscience de la respiration en soi, celle de la continuelle co-naissance au monde par la présentialité même de soi à l'extérieur, l'anxiété de savoir, face aux multiples mystères de la vie, ont peu à peu incité Laplante — qui n'avait guère reçu que le don du

courage — à projeter hors de soi sa conception du monde.

Non. Il n'y a pas plusieurs sujets dans ce volume. Il n'y en a qu'un. Il n'y a qu'une vie qui cherche à se préciser de mille manières. La pensée née de la vie et sans cesse engagée dans la vie, et cherchant à expliquer la vie, n'est pas séparable de la personne qui pense.

Ces mémoires, peut-être imaginaires, Anatole Laplante les a vécus. Qu'il ne les ait vécus qu'en rêve n'est pas un argument. Nos rêves sont notre vie. Que deviendrions-nous si nous dépouillions notre esprit de tous les mirages dont il se repaît pour nous abîmer dans l'implacable réel quotidien ?

* * *

La vie se passe par plaques. Elle va d'événements majeurs en événements majeurs (ce qui est majeur pour l'un peut fort bien être mineur pour un autre) en sautant bien des intermédiaires. Il y a des cassures soudain entre nos multiples vies; et le développement d'un homme qui apparaissait hier rivé à telle aventure, à tel milieu, peut tellement s'en évader demain que l'épisode mort ne revienne plus que rarement et lointainement jouer en sourdine quelque fragmentaire contrepoint.

Charles Lepic, qui a eu tant d'importance dans le développement de Laplante, aurait peut-être fini par disparaître complètement des préoccupations de son ami n'eût-il choisi de rentrer en scène par une de ces

pirouettes qui le caractérisent. Qui sait d'ailleurs si cette rentrée en scène elle-même présentera encore de l'intérêt pour Laplante lorsqu'elle aura vieilli de quelques mois ?

Nous sommes ainsi faits que nous ne possédons d'autres facteurs de continuité et de cohérence que les instincts de notre personnalité. Que celle-ci cherche son bonheur dans d'autres êtres, les êtres qui ont paru nous intéresser un instant sont morts ou presque pour ces centres impitoyables de gravité que nous sommes tous par rapport au reste du monde. Le grand amour lui-même n'est qu'une affaire bien ordinaire qui se résorbe, après une période de souffrances terribles, en générosité et en compréhension.

Plus l'homme est affranchi, plus il est libre, plus il est humain, moins le reste des êtres est important. Tout ce qui compte, il le sent bien, c'est Dieu et lui. Ainsi pensait Lautréamont, qui n'a guère mis dans son livre que ces deux personnages. Il se trompait cependant, puisqu'il a traité Dieu en ennemi.

* * *

Je tremble d'avoir à conclure. Je n'ai rien dit encore. Je suis Anatole Laplante. J'ai aimé Charles Lepic. Je l'ai suivi en disciple fidèle. J'ai mis en pratique ses conseils. J'ai surtout tâché de demeurer moi, malgré l'apport de sa pensée qui m'envahissait. J'ai réussi à sauver mon autonomie. En cours de route, j'ai vieilli. Il y a plus de trois ans que je signais

Mondes chimériques qui marque l'entrée de Lepic dans ma vie.

Pourtant, j'ai toujours besoin de Lepic. Je le retrouverai un jour, je le sens. Il m'aidera à créer une autre tranche de ma vie. Il me permettra de vivre encore une vie. Rien n'est meilleur que de vivre. Et c'est grâce à Charles Lepic que j'aurai vécu.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE: *Anatole Laplante se souvient*

Premières semaines..... 9
Mort par asphyxie..... 18
Une journée d'Anatole Laplante..... 24
La pipe de Puget..... 31
Les amours d'Anatole Laplante..... 38
Les menottes..... 49

DEUXIÈME PARTIE: *Anatole Laplante s'évade*

Anatole Laplante s'évade..... 69
19, rue Dauphine..... 74
Le Québec à mi-côte..... 85
Réflexions désintéressées d'un exilé en Amérique du Nord..... 95
Mais l'amour est difficile..... 101

TROISIÈME PARTIE: *Rentrée en scène de Charles Lepic*

Du rêve au réel..... 115
Le fou..... 125
Les pressentiments d'Anatole Laplante..... 138
Retour de Charles Lepic..... 147
La danse des personnages..... 155

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE POPULAIRE, LIMITÉE,
A MONTRÉAL, LE 20 JANVIER 1944
POUR LES ÉDITIONS DE L'ARBRE.

L'Arbre

Romans

GEORGES DUHAMEL
de l'Académie Française

Suzanne et les jeunes hommes
9e volume de « La Chronique des Pasquiers »

La passion de Joseph Pasquier
10e volume de « La Chronique des Pasquiers »

HENRI TROYAT
Le Jugement de Dieu

ROBERT CHARBONNEAU
Ils posséderont la terre

REX DESMARCHAIS
La Chesnaie

JACQUES SAURIOL
Le Désert des lacs

ADOLPHE NANTEL
La Terre du huitième

MAURICE GENEVOIX
Laframboise et Bellehumeur

MAURICE KERDRUE
Joliff et Magadur, hommes de mer

BERTHELOT BRUNET
Le Mariage blanc d'Armandine

PRINTED IN CANADA

François
HERTEL

ANATOLE
APLANTI
CURIEUX
HOMME

Editions
de
l'Arbre
•
1944